

# **Solitude et isolement des personnes âgées**

# **Solitude et isolement des personnes âgées**

# **Solitude et isolement des personnes âgées**

# **Solitude et isolement des personnes âgées**

# **Solitude et isolement des personnes âgées**

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Dominique Argoud  
Christine Astruc  
Jose Luis C. Bosch  
Myriam Boyer  
Serge Clément  
Carla Facchini  
Ana Alexandre Fernandes  
Dinah Ferreira  
Ana-L. Gobartt Vasquez  
Michèle Hermand  
Olivier Letang  
Jean Mantovani  
Monique Membrado  
Nathalie Pauchet  
Simone Pennec  
Micael Pereira  
Angel Bartolomé Puerto  
Bernadette Puijalon  
Maria de Lourdes Quaresma  
Marika Redonet  
Naïs Slimani  
Pilar Torres Egea

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Dominique Argoud  
Christine Astruc  
Jose Luis C. Bosch  
Myriam Boyer  
Serge Clément  
Carla Facchini  
Ana Alexandre Fernandes  
Dinah Ferreira  
Ana-L. Gobartt Vasquez  
Michèle Hermand  
Olivier Letang  
Jean Mantovani  
Monique Membrado  
Nathalie Pauchet  
Simone Pennec  
Micael Pereira  
Angel Bartolomé Puerto  
Bernadette Puijalon  
Maria de Lourdes Quaresma  
Marika Redonet  
Naïs Slimani  
Pilar Torres Egea

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Dominique Argoud  
Christine Astruc  
Jose Luis C. Bosch  
Myriam Boyer  
Serge Clément  
Carla Facchini  
Ana Alexandre Fernandes  
Dinah Ferreira  
Ana-L. Gobartt Vasquez  
Michèle Hermand  
Olivier Letang  
Jean Mantovani  
Monique Membrado  
Nathalie Pauchet  
Simone Pennec  
Micael Pereira  
Angel Bartolomé Puerto  
Bernadette Puijalon  
Maria de Lourdes Quaresma  
Marika Redonet  
Naïs Slimani  
Pilar Torres Egea



ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Dominique Argoud  
Christine Astruc  
Jose Luis C. Bosch  
Myriam Boyer  
Serge Clément  
Carla Facchini  
Ana Alexandre Fernandes  
Dinah Ferreira  
Ana-L. Gobartt Vasquez  
Michèle Hermand  
Olivier Letang  
Jean Mantovani  
Monique Membrado  
Nathalie Pauchet  
Simone Pennec  
Micael Pereira  
Angel Bartolomé Puerto  
Bernadette Puijalon  
Maria de Lourdes Quaresma  
Marika Redonet  
Naïs Slimani  
Pilar Torres Egea

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Dominique Argoud  
Christine Astruc  
Jose Luis C. Bosch  
Myriam Boyer  
Serge Clément  
Carla Facchini  
Ana Alexandre Fernandes  
Dinah Ferreira  
Ana-L. Gobartt Vasquez  
Michèle Hermand  
Olivier Letang  
Jean Mantovani  
Monique Membrado  
Nathalie Pauchet  
Simone Pennec  
Micael Pereira  
Angel Bartolomé Puerto  
Bernadette Puijalon  
Maria de Lourdes Quaresma  
Marika Redonet  
Naïs Slimani  
Pilar Torres Egea

Sous la direction de  
Philippe Pitaud

# Solitude et isolement des personnes âgées

Pratiques du champ social



Extrait de la publication

Sous la direction de  
Philippe Pitaud

# Solitude et isolement des personnes âgées

Pratiques du champ social



Extrait de la publication

Sous la direction de  
Philippe Pitaud

# Solitude et isolement des personnes âgées

Pratiques du champ social



Extrait de la publication

Sous la direction de  
Philippe Pitaud

# Solitude et isolement des personnes âgées

Pratiques du champ social



Extrait de la publication

Sous la direction de  
Philippe Pitaud

# Solitude et isolement des personnes âgées

Pratiques du champ social



Extrait de la publication

Publier un ouvrage collectif est toujours un exercice périlleux. Rassembler les textes, les mettre en forme, travailler leur présentation, penser la philosophie générale de l'ouvrage...

Tout ceci a été rendu possible grâce à la collaboration de Valérie Le Baut, secrétaire du DESS-AGIS, qui, avec cœur et intelligence, a pris cette aventure intellectuelle au sérieux et sans laquelle il n'y aurait pas eu de maquette originale.

Mes remerciements s'adressent également aux Éditions érès qui ont facilité l'édition de ces textes, ainsi qu'à l'université de Provence, et en particulier le DESS action gérontologique et ingénierie sociale, qui, avec l'Institut de gérontologie sociale, l'ont appuyée financièrement.

Philippe Pitaud

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2952-2  
Première édition © Éditions érès 2004  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.  
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.



Publier un ouvrage collectif est toujours un exercice périlleux. Rassembler les textes, les mettre en forme, travailler leur présentation, penser la philosophie générale de l'ouvrage...

Tout ceci a été rendu possible grâce à la collaboration de Valérie Le Baut, secrétaire du DESS-AGIS, qui, avec cœur et intelligence, a pris cette aventure intellectuelle au sérieux et sans laquelle il n'y aurait pas eu de maquette originale.

Mes remerciements s'adressent également aux Éditions érès qui ont facilité l'édition de ces textes, ainsi qu'à l'université de Provence, et en particulier le DESS action gérontologique et ingénierie sociale, qui, avec l'Institut de gérontologie sociale, l'ont appuyée financièrement.

Philippe Pitaud

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2952-2  
Première édition © Éditions érès 2004  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.  
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Publier un ouvrage collectif est toujours un exercice périlleux. Rassembler les textes, les mettre en forme, travailler leur présentation, penser la philosophie générale de l'ouvrage...

Tout ceci a été rendu possible grâce à la collaboration de Valérie Le Baut, secrétaire du DESS-AGIS, qui, avec cœur et intelligence, a pris cette aventure intellectuelle au sérieux et sans laquelle il n'y aurait pas eu de maquette originale.

Mes remerciements s'adressent également aux Éditions érès qui ont facilité l'édition de ces textes, ainsi qu'à l'université de Provence, et en particulier le DESS action gérontologique et ingénierie sociale, qui, avec l'Institut de gérontologie sociale, l'ont appuyée financièrement.

Philippe Pitaud

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2952-2  
Première édition © Éditions érès 2004  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.  
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Publier un ouvrage collectif est toujours un exercice périlleux. Rassembler les textes, les mettre en forme, travailler leur présentation, penser la philosophie générale de l'ouvrage...

Tout ceci a été rendu possible grâce à la collaboration de Valérie Le Baut, secrétaire du DESS-AGIS, qui, avec cœur et intelligence, a pris cette aventure intellectuelle au sérieux et sans laquelle il n'y aurait pas eu de maquette originale.

Mes remerciements s'adressent également aux Éditions érès qui ont facilité l'édition de ces textes, ainsi qu'à l'université de Provence, et en particulier le DESS action gérontologique et ingénierie sociale, qui, avec l'Institut de gérontologie sociale, l'ont appuyée financièrement.

Philippe Pitaud

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2952-2  
Première édition © Éditions érès 2004  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.  
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Publier un ouvrage collectif est toujours un exercice périlleux. Rassembler les textes, les mettre en forme, travailler leur présentation, penser la philosophie générale de l'ouvrage...

Tout ceci a été rendu possible grâce à la collaboration de Valérie Le Baut, secrétaire du DESS-AGIS, qui, avec cœur et intelligence, a pris cette aventure intellectuelle au sérieux et sans laquelle il n'y aurait pas eu de maquette originale.

Mes remerciements s'adressent également aux Éditions érès qui ont facilité l'édition de ces textes, ainsi qu'à l'université de Provence, et en particulier le DESS action gérontologique et ingénierie sociale, qui, avec l'Institut de gérontologie sociale, l'ont appuyée financièrement.

Philippe Pitaud

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2952-2  
Première édition © Éditions érès 2004  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.  
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

## Table des matières

|  |     |
|--|-----|
| Avant-propos<br><i>Philippe Pitaud</i> .....   | 7   |
| Paroles de solitude.<br>« Un vieil homme est toujours Robinson »<br><i>Bernadette Puijalon</i> .....   | 13  |
| Solitude de l'âge, solitudes des âges<br><i>Philippe Pitaud, en collaboration avec Marika Redonet</i> ....   | 25  |
| Interroger la dépendance,<br>retrouver le sens des âges de la vie<br><i>Maria de Lourdes Quaresma, Dinah Ferreira,<br/>Micael Pereira, Ana Alexandre Fernandes</i> ..... | 77  |
| Du bon voisinage aux solidarités de proximité<br><i>Serge Clément, Jean Mantovani, Monique Membrado</i> .....  | 105 |
| L'entourage : un jeu complexe de relations<br><i>Dominique Argoud</i> .....  | 139 |
| Les solidarités de voisinage au féminin,<br>des rôles entre proximité et distance<br><i>Simone Pennec</i> .....  | 151 |
| Les personnes âgées seules :<br>conditions de vie, réseaux familiaux et vécu individuel<br><i>Carla Fachini</i> .....  | 171 |

## Table des matières

|  |     |
|--|-----|
| Avant-propos<br><i>Philippe Pitaud</i> .....   | 7   |
| Paroles de solitude.<br>« Un vieil homme est toujours Robinson »<br><i>Bernadette Puijalon</i> .....   | 13  |
| Solitude de l'âge, solitudes des âges<br><i>Philippe Pitaud, en collaboration avec Marika Redonet</i> ....   | 25  |
| Interroger la dépendance,<br>retrouver le sens des âges de la vie<br><i>Maria de Lourdes Quaresma, Dinah Ferreira,<br/>Micael Pereira, Ana Alexandre Fernandes</i> ..... | 77  |
| Du bon voisinage aux solidarités de proximité<br><i>Serge Clément, Jean Mantovani, Monique Membrado</i> .....  | 105 |
| L'entourage : un jeu complexe de relations<br><i>Dominique Argoud</i> .....  | 139 |
| Les solidarités de voisinage au féminin,<br>des rôles entre proximité et distance<br><i>Simone Pennec</i> .....  | 151 |
| Les personnes âgées seules :<br>conditions de vie, réseaux familiaux et vécu individuel<br><i>Carla Fachini</i> .....  | 171 |

## Table des matières

|  |     |
|--|-----|
| Avant-propos<br><i>Philippe Pitaud</i> .....   | 7   |
| Paroles de solitude.<br>« Un vieil homme est toujours Robinson »<br><i>Bernadette Puijalon</i> .....   | 13  |
| Solitude de l'âge, solitudes des âges<br><i>Philippe Pitaud, en collaboration avec Marika Redonet</i> ....   | 25  |
| Interroger la dépendance,<br>retrouver le sens des âges de la vie<br><i>Maria de Lourdes Quaresma, Dinah Ferreira,<br/>Micael Pereira, Ana Alexandre Fernandes</i> ..... | 77  |
| Du bon voisinage aux solidarités de proximité<br><i>Serge Clément, Jean Mantovani, Monique Membrado</i> .....  | 105 |
| L'entourage : un jeu complexe de relations<br><i>Dominique Argoud</i> .....  | 139 |
| Les solidarités de voisinage au féminin,<br>des rôles entre proximité et distance<br><i>Simone Pennec</i> .....  | 151 |
| Les personnes âgées seules :<br>conditions de vie, réseaux familiaux et vécu individuel<br><i>Carla Fachini</i> .....  | 171 |

## Table des matières

|  |     |
|--|-----|
| Avant-propos<br><i>Philippe Pitaud</i> .....   | 7   |
| Paroles de solitude.<br>« Un vieil homme est toujours Robinson »<br><i>Bernadette Puijalon</i> .....   | 13  |
| Solitude de l'âge, solitudes des âges<br><i>Philippe Pitaud, en collaboration avec Marika Redonet</i> ....   | 25  |
| Interroger la dépendance,<br>retrouver le sens des âges de la vie<br><i>Maria de Lourdes Quaresma, Dinah Ferreira,<br/>Micael Pereira, Ana Alexandre Fernandes</i> ..... | 77  |
| Du bon voisinage aux solidarités de proximité<br><i>Serge Clément, Jean Mantovani, Monique Membrado</i> .....  | 105 |
| L'entourage : un jeu complexe de relations<br><i>Dominique Argoud</i> .....  | 139 |
| Les solidarités de voisinage au féminin,<br>des rôles entre proximité et distance<br><i>Simone Pennec</i> .....  | 151 |
| Les personnes âgées seules :<br>conditions de vie, réseaux familiaux et vécu individuel<br><i>Carla Fachini</i> .....  | 171 |



## Table des matières

|  |     |
|--|-----|
| Avant-propos<br><i>Philippe Pitaud</i> .....   | 7   |
| Paroles de solitude.<br>« Un vieil homme est toujours Robinson »<br><i>Bernadette Puijalon</i> .....   | 13  |
| Solitude de l'âge, solitudes des âges<br><i>Philippe Pitaud, en collaboration avec Marika Redonet</i> ....   | 25  |
| Interroger la dépendance,<br>retrouver le sens des âges de la vie<br><i>Maria de Lourdes Quaresma, Dinah Ferreira,<br/>Micael Pereira, Ana Alexandre Fernandes</i> ..... | 77  |
| Du bon voisinage aux solidarités de proximité<br><i>Serge Clément, Jean Mantovani, Monique Membrado</i> .....  | 105 |
| L'entourage : un jeu complexe de relations<br><i>Dominique Argoud</i> .....  | 139 |
| Les solidarités de voisinage au féminin,<br>des rôles entre proximité et distance<br><i>Simone Pennec</i> .....  | 151 |
| Les personnes âgées seules :<br>conditions de vie, réseaux familiaux et vécu individuel<br><i>Carla Fachini</i> .....  | 171 |

|  |     |
|--|-----|
| Solidarités de voisinage ; ce que nous enseigne le terrain<br><i>Collectif local de coordinatrices gérontologiques,</i><br><i>Michèle Hermand, Nathalie Pauchet, Christine Astruc,</i><br><i>Näis Slimani, Myriam Boyer.....</i> | 207 |
| Le poids des réseaux sociaux dans la lutte<br>contre l'isolement des personnes âgées<br><i>Pilar Torres Egea, Ana-L. Gobartt Vasquez,</i><br><i>Jose Luis C. Bosch, Angel Bartolomé Puerto .....</i>                             | 221 |
| Postface<br><i>Marika Redonet .....</i>  | 233 |
| Bibliographie raisonnée<br><i>Olivier Letang.....</i>  | 237 |
| Bibliographie .....  | 261 |

|  |     |
|--|-----|
| Solidarités de voisinage ; ce que nous enseigne le terrain<br><i>Collectif local de coordinatrices gérontologiques,</i><br><i>Michèle Hermand, Nathalie Pauchet, Christine Astruc,</i><br><i>Näis Slimani, Myriam Boyer.....</i> | 207 |
| Le poids des réseaux sociaux dans la lutte<br>contre l'isolement des personnes âgées<br><i>Pilar Torres Egea, Ana-L. Gobartt Vasquez,</i><br><i>Jose Luis C. Bosch, Angel Bartolomé Puerto .....</i>                             | 221 |
| Postface<br><i>Marika Redonet .....</i>  | 233 |
| Bibliographie raisonnée<br><i>Olivier Letang.....</i>  | 237 |
| Bibliographie .....  | 261 |

|  |     |
|--|-----|
| Solidarités de voisinage ; ce que nous enseigne le terrain<br><i>Collectif local de coordinatrices gérontologiques,</i><br><i>Michèle Hermand, Nathalie Pauchet, Christine Astruc,</i><br><i>Näis Slimani, Myriam Boyer.....</i> | 207 |
| Le poids des réseaux sociaux dans la lutte<br>contre l'isolement des personnes âgées<br><i>Pilar Torres Egea, Ana-L. Gobartt Vasquez,</i><br><i>Jose Luis C. Bosch, Angel Bartolomé Puerto .....</i>                             | 221 |
| Postface<br><i>Marika Redonet .....</i>  | 233 |
| Bibliographie raisonnée<br><i>Olivier Letang.....</i>  | 237 |
| Bibliographie .....  | 261 |

|   |     |
|---|-----|
| Solidarités de voisinage ; ce que nous enseigne le terrain<br><i>Collectif local de coordinatrices gérontologiques,<br/>Michèle Hermand, Nathalie Pauchet, Christine Astruc,<br/>Naïs Slimani, Myriam Boyer</i> ..... | 207 |
| Le poids des réseaux sociaux dans la lutte<br>contre l'isolement des personnes âgées<br><i>Pilar Torres Egea, Ana-L. Gobartt Vasquez,<br/>Jose Luis C. Bosch, Angel Bartolomé Puerto</i> .....                        | 221 |
| Postface<br><i>Marika Redonet</i> .....   | 233 |
| Bibliographie raisonnée<br><i>Olivier Letang</i> .....  | 237 |
| Bibliographie .....   | 261 |

|   |     |
|---|-----|
| Solidarités de voisinage ; ce que nous enseigne le terrain<br><i>Collectif local de coordinatrices gérontologiques,<br/>Michèle Hermand, Nathalie Pauchet, Christine Astruc,<br/>Naïs Slimani, Myriam Boyer</i> ..... | 207 |
| Le poids des réseaux sociaux dans la lutte<br>contre l'isolement des personnes âgées<br><i>Pilar Torres Egea, Ana-L. Gobartt Vasquez,<br/>Jose Luis C. Bosch, Angel Bartolomé Puerto</i> .....                        | 221 |
| Postface<br><i>Marika Redonet</i> .....   | 233 |
| Bibliographie raisonnée<br><i>Olivier Letang</i> .....  | 237 |
| Bibliographie .....   | 261 |

## *Avant-propos*

*En mémoire de Michel Frossard,  
professeur, notre collègue et ami  
disparu en 2002.*

Plus de dix mille morts en moins d'un mois, au cours de cet été 2003, une vraie hécatombe en temps de paix. Mais si en fin de compte nous étions en guerre ?

Oui, en guerre contre la médiocrité des comportements individuels et collectifs dans une société en pleine déliquescence où les droits ont remplacé les devoirs et où la judiciarisation des relations sociales aggrave les comportements égoïstes et les démarches opportunistes ; où de grands capitaines d'industrie (mais sans doute pas si grands que cela) s'octroient des primes de départ dont le montant pourrait permettre à des équipes médico-sociales exsangues de prendre en charge les laissés-pour-compte ; où des affaires privées deviennent soudain publiques avec à l'arrière-plan la recherche d'argent facile, voire d'une célébrité soudaine ; où le sensationnel prime sur le quotidien, etc.

Oui, nous sommes en guerre face à la destruction progressive et régulière du lien social (comme des valeurs qui le sous-tendent), dont on sait que la disparition engendre isolement et solitude et produit de l'exclusion sous toutes ses formes.

Plus spécifiquement, la polémique qui a fait rage, en France, suite à la surmortalité qui a accompagné la surprenante vague de chaleur que nous avons connue cet été, pose avant tout et de manière erronée le débat, comme s'il s'agissait essentiellement d'un problème de santé publique résultant des seules défaillances du système de santé et de ses petits frères, système de prévention et système d'alerte.

## *Avant-propos*

*En mémoire de Michel Frossard,  
professeur, notre collègue et ami  
disparu en 2002.*

Plus de dix mille morts en moins d'un mois, au cours de cet été 2003, une vraie hécatombe en temps de paix. Mais si en fin de compte nous étions en guerre ?

Oui, en guerre contre la médiocrité des comportements individuels et collectifs dans une société en pleine déliquescence où les droits ont remplacé les devoirs et où la judiciarisation des relations sociales aggrave les comportements égoïstes et les démarches opportunistes ; où de grands capitaines d'industrie (mais sans doute pas si grands que cela) s'octroient des primes de départ dont le montant pourrait permettre à des équipes médico-sociales exsangues de prendre en charge les laissés-pour-compte ; où des affaires privées deviennent soudain publiques avec à l'arrière-plan la recherche d'argent facile, voire d'une célébrité soudaine ; où le sensationnel prime sur le quotidien, etc.

Oui, nous sommes en guerre face à la destruction progressive et régulière du lien social (comme des valeurs qui le sous-tendent), dont on sait que la disparition engendre isolement et solitude et produit de l'exclusion sous toutes ses formes.

Plus spécifiquement, la polémique qui a fait rage, en France, suite à la surmortalité qui a accompagné la surprenante vague de chaleur que nous avons connue cet été, pose avant tout et de manière erronée le débat, comme s'il s'agissait essentiellement d'un problème de santé publique résultant des seules défaillances du système de santé et de ses petits frères, système de prévention et système d'alerte.



## *Avant-propos*

*En mémoire de Michel Frossard,  
professeur, notre collègue et ami  
disparu en 2002.*

Plus de dix mille morts en moins d'un mois, au cours de cet été 2003, une vraie hécatombe en temps de paix. Mais si en fin de compte nous étions en guerre ?

Oui, en guerre contre la médiocrité des comportements individuels et collectifs dans une société en pleine déliquescence où les droits ont remplacé les devoirs et où la judiciarisation des relations sociales aggrave les comportements égoïstes et les démarches opportunistes ; où de grands capitaines d'industrie (mais sans doute pas si grands que cela) s'octroient des primes de départ dont le montant pourrait permettre à des équipes médico-sociales exsangues de prendre en charge les laissés-pour-compte ; où des affaires privées deviennent soudain publiques avec à l'arrière-plan la recherche d'argent facile, voire d'une célébrité soudaine ; où le sensationnel prime sur le quotidien, etc.

Oui, nous sommes en guerre face à la destruction progressive et régulière du lien social (comme des valeurs qui le sous-tendent), dont on sait que la disparition engendre isolement et solitude et produit de l'exclusion sous toutes ses formes.

Plus spécifiquement, la polémique qui a fait rage, en France, suite à la surmortalité qui a accompagné la surprenante vague de chaleur que nous avons connue cet été, pose avant tout et de manière erronée le débat, comme s'il s'agissait essentiellement d'un problème de santé publique résultant des seules défaillances du système de santé et de ses petits frères, système de prévention et système d'alerte.

## *Avant-propos*

*En mémoire de Michel Frossard,  
professeur, notre collègue et ami  
disparu en 2002.*

Plus de dix mille morts en moins d'un mois, au cours de cet été 2003, une vraie hécatombe en temps de paix. Mais si en fin de compte nous étions en guerre ?

Oui, en guerre contre la médiocrité des comportements individuels et collectifs dans une société en pleine déliquescence où les droits ont remplacé les devoirs et où la judiciarisation des relations sociales aggrave les comportements égoïstes et les démarches opportunistes ; où de grands capitaines d'industrie (mais sans doute pas si grands que cela) s'octroient des primes de départ dont le montant pourrait permettre à des équipes médico-sociales exsangues de prendre en charge les laissés-pour-compte ; où des affaires privées deviennent soudain publiques avec à l'arrière-plan la recherche d'argent facile, voire d'une célébrité soudaine ; où le sensationnel prime sur le quotidien, etc.

Oui, nous sommes en guerre face à la destruction progressive et régulière du lien social (comme des valeurs qui le sous-tendent), dont on sait que la disparition engendre isolement et solitude et produit de l'exclusion sous toutes ses formes.

Plus spécifiquement, la polémique qui a fait rage, en France, suite à la surmortalité qui a accompagné la surprenante vague de chaleur que nous avons connue cet été, pose avant tout et de manière erronée le débat, comme s'il s'agissait essentiellement d'un problème de santé publique résultant des seules défaillances du système de santé et de ses petits frères, système de prévention et système d'alerte.

## *Avant-propos*

*En mémoire de Michel Frossard,  
professeur, notre collègue et ami  
disparu en 2002.*

Plus de dix mille morts en moins d'un mois, au cours de cet été 2003, une vraie hécatombe en temps de paix. Mais si en fin de compte nous étions en guerre ?

Oui, en guerre contre la médiocrité des comportements individuels et collectifs dans une société en pleine déliquescence où les droits ont remplacé les devoirs et où la judiciarisation des relations sociales aggrave les comportements égoïstes et les démarches opportunistes ; où de grands capitaines d'industrie (mais sans doute pas si grands que cela) s'octroient des primes de départ dont le montant pourrait permettre à des équipes médico-sociales exsangues de prendre en charge les laissés-pour-compte ; où des affaires privées deviennent soudain publiques avec à l'arrière-plan la recherche d'argent facile, voire d'une célébrité soudaine ; où le sensationnel prime sur le quotidien, etc.

Oui, nous sommes en guerre face à la destruction progressive et régulière du lien social (comme des valeurs qui le sous-tendent), dont on sait que la disparition engendre isolement et solitude et produit de l'exclusion sous toutes ses formes.

Plus spécifiquement, la polémique qui a fait rage, en France, suite à la surmortalité qui a accompagné la surprenante vague de chaleur que nous avons connue cet été, pose avant tout et de manière erronée le débat, comme s'il s'agissait essentiellement d'un problème de santé publique résultant des seules défaillances du système de santé et de ses petits frères, système de prévention et système d'alerte.

Au risque de nous situer à contre-courant, nous dirons que nous n'étions pas en présence d'un seul problème de santé publique, dans la mesure où considérer cette catastrophe humaine sous cet angle reviendrait à considérer d'abord toutes les personnes âgées comme des malades relevant essentiellement de la médecine. Or toutes les personnes âgées ne sont pas porteuses d'une pathologie spécifique, et le vieillissement, s'il est un processus continu et irréversible (en dépit de tout ce que l'on veut bien nous faire croire à partir de la mise en vente de potions miracles), ne nécessite pas la prise en charge médicale de toutes et de tous aux âges avancés.

Le problème posé par l'hécatombe en question relève d'abord d'une approche sociale, voire sociétale. En effet, ce n'est que lorsqu'il y a rupture dans l'équilibre environnemental des personnes fragilisées que l'on observe le recours aux urgences et à l'hôpital. Elles constituent alors un problème de santé publique ; ceci d'autant plus si ce recours aux services de santé s'accompagne d'une surmortalité importante.

Dans le phénomène qui nous intéresse, on dira, en quelque sorte, que lorsque les personnes âgées sont arrivées aux urgences, il était déjà trop tard, le mal était fait.

La vraie question est celle de la solitude vécue ou ressentie comme telle, de l'isolement ainsi que des souffrances physiques et morales qui en découlent. La vraie question est en fait celle du thème de cet ouvrage, c'est la question du lien social au travers des solidarités, de la solitude et de l'isolement.

Parmi les quelque quinze mille personnes décédées, il est très vraisemblable qu'une bonne part d'entre elles vivaient à domicile, comme l'indiquent les données aujourd'hui très connues des acteurs du champ gérontologique et issues de travaux de l'INSERM et de la CNAVTS ; à savoir qu'entre 5 et 6 % des plus de 75 ans vivent en établissement, toutes institutions confondues. Ces chiffres constituent une moyenne également pour l'Europe, avec des variations en fonction de l'inscription d'un certain nombre de membres de l'Union européenne dans la sphère méditerranéenne.

Certes, les institutions, du type maison de retraite, accueillent les plus fragilisées des personnes de plus de 75 ans, avec une moyenne d'âge se situant autour de 85 ans. Mais en dépit du manque de moyens, voire de personnel, mis en avant, ce serait faire insulte aux professionnels en charge des personnes âgées dans ces structures que de penser a priori que l'essentiel des décès provient de ces structures d'accueil au sein desquelles, par principe éthique, les personnes âgées ne sont pas isolées.

Au risque de nous situer à contre-courant, nous dirons que nous n'étions pas en présence d'un seul problème de santé publique, dans la mesure où considérer cette catastrophe humaine sous cet angle reviendrait à considérer d'abord toutes les personnes âgées comme des malades relevant essentiellement de la médecine. Or toutes les personnes âgées ne sont pas porteuses d'une pathologie spécifique, et le vieillissement, s'il est un processus continu et irréversible (en dépit de tout ce que l'on veut bien nous faire croire à partir de la mise en vente de potions miracles), ne nécessite pas la prise en charge médicale de toutes et de tous aux âges avancés.

Le problème posé par l'hécatombe en question relève d'abord d'une approche sociale, voire sociétale. En effet, ce n'est que lorsqu'il y a rupture dans l'équilibre environnemental des personnes fragilisées que l'on observe le recours aux urgences et à l'hôpital. Elles constituent alors un problème de santé publique ; ceci d'autant plus si ce recours aux services de santé s'accompagne d'une surmortalité importante.

Dans le phénomène qui nous intéresse, on dira, en quelque sorte, que lorsque les personnes âgées sont arrivées aux urgences, il était déjà trop tard, le mal était fait.

La vraie question est celle de la solitude vécue ou ressentie comme telle, de l'isolement ainsi que des souffrances physiques et morales qui en découlent. La vraie question est en fait celle du thème de cet ouvrage, c'est la question du lien social au travers des solidarités, de la solitude et de l'isolement.

Parmi les quelque quinze mille personnes décédées, il est très vraisemblable qu'une bonne part d'entre elles vivaient à domicile, comme l'indiquent les données aujourd'hui très connues des acteurs du champ gérontologique et issues de travaux de l'INSERM et de la CNAVTS ; à savoir qu'entre 5 et 6 % des plus de 75 ans vivent en établissement, toutes institutions confondues. Ces chiffres constituent une moyenne également pour l'Europe, avec des variations en fonction de l'inscription d'un certain nombre de membres de l'Union européenne dans la sphère méditerranéenne.

Certes, les institutions, du type maison de retraite, accueillent les plus fragilisées des personnes de plus de 75 ans, avec une moyenne d'âge se situant autour de 85 ans. Mais en dépit du manque de moyens, voire de personnel, mis en avant, ce serait faire insulte aux professionnels en charge des personnes âgées dans ces structures que de penser a priori que l'essentiel des décès provient de ces structures d'accueil au sein desquelles, par principe éthique, les personnes âgées ne sont pas isolées.

Au risque de nous situer à contre-courant, nous dirons que nous n'étions pas en présence d'un seul problème de santé publique, dans la mesure où considérer cette catastrophe humaine sous cet angle reviendrait à considérer d'abord toutes les personnes âgées comme des malades relevant essentiellement de la médecine. Or toutes les personnes âgées ne sont pas porteuses d'une pathologie spécifique, et le vieillissement, s'il est un processus continu et irréversible (en dépit de tout ce que l'on veut bien nous faire croire à partir de la mise en vente de potions miracles), ne nécessite pas la prise en charge médicale de toutes et de tous aux âges avancés.

Le problème posé par l'hécatombe en question relève d'abord d'une approche sociale, voire sociétale. En effet, ce n'est que lorsqu'il y a rupture dans l'équilibre environnemental des personnes fragilisées que l'on observe le recours aux urgences et à l'hôpital. Elles constituent alors un problème de santé publique ; ceci d'autant plus si ce recours aux services de santé s'accompagne d'une surmortalité importante.

Dans le phénomène qui nous intéresse, on dira, en quelque sorte, que lorsque les personnes âgées sont arrivées aux urgences, il était déjà trop tard, le mal était fait.

La vraie question est celle de la solitude vécue ou ressentie comme telle, de l'isolement ainsi que des souffrances physiques et morales qui en découlent. La vraie question est en fait celle du thème de cet ouvrage, c'est la question du lien social au travers des solidarités, de la solitude et de l'isolement.

Parmi les quelque quinze mille personnes décédées, il est très vraisemblable qu'une bonne part d'entre elles vivaient à domicile, comme l'indiquent les données aujourd'hui très connues des acteurs du champ gérontologique et issues de travaux de l'INSERM et de la CNAVTS ; à savoir qu'entre 5 et 6 % des plus de 75 ans vivent en établissement, toutes institutions confondues. Ces chiffres constituent une moyenne également pour l'Europe, avec des variations en fonction de l'inscription d'un certain nombre de membres de l'Union européenne dans la sphère méditerranéenne.

Certes, les institutions, du type maison de retraite, accueillent les plus fragilisées des personnes de plus de 75 ans, avec une moyenne d'âge se situant autour de 85 ans. Mais en dépit du manque de moyens, voire de personnel, mis en avant, ce serait faire insulte aux professionnels en charge des personnes âgées dans ces structures que de penser a priori que l'essentiel des décès provient de ces structures d'accueil au sein desquelles, par principe éthique, les personnes âgées ne sont pas isolées.

Au risque de nous situer à contre-courant, nous dirons que nous n'étions pas en présence d'un seul problème de santé publique, dans la mesure où considérer cette catastrophe humaine sous cet angle reviendrait à considérer d'abord toutes les personnes âgées comme des malades relevant essentiellement de la médecine. Or toutes les personnes âgées ne sont pas porteuses d'une pathologie spécifique, et le vieillissement, s'il est un processus continu et irréversible (en dépit de tout ce que l'on veut bien nous faire croire à partir de la mise en vente de potions miracles), ne nécessite pas la prise en charge médicale de toutes et de tous aux âges avancés.

Le problème posé par l'hécatombe en question relève d'abord d'une approche sociale, voire sociétale. En effet, ce n'est que lorsqu'il y a rupture dans l'équilibre environnemental des personnes fragilisées que l'on observe le recours aux urgences et à l'hôpital. Elles constituent alors un problème de santé publique ; ceci d'autant plus si ce recours aux services de santé s'accompagne d'une surmortalité importante.

Dans le phénomène qui nous intéresse, on dira, en quelque sorte, que lorsque les personnes âgées sont arrivées aux urgences, il était déjà trop tard, le mal était fait.

La vraie question est celle de la solitude vécue ou ressentie comme telle, de l'isolement ainsi que des souffrances physiques et morales qui en découlent. La vraie question est en fait celle du thème de cet ouvrage, c'est la question du lien social au travers des solidarités, de la solitude et de l'isolement.

Parmi les quelque quinze mille personnes décédées, il est très vraisemblable qu'une bonne part d'entre elles vivaient à domicile, comme l'indiquent les données aujourd'hui très connues des acteurs du champ gérontologique et issues de travaux de l'INSERM et de la CNAVTS ; à savoir qu'entre 5 et 6 % des plus de 75 ans vivent en établissement, toutes institutions confondues. Ces chiffres constituent une moyenne également pour l'Europe, avec des variations en fonction de l'inscription d'un certain nombre de membres de l'Union européenne dans la sphère méditerranéenne.

Certes, les institutions, du type maison de retraite, accueillent les plus fragilisées des personnes de plus de 75 ans, avec une moyenne d'âge se situant autour de 85 ans. Mais en dépit du manque de moyens, voire de personnel, mis en avant, ce serait faire insulte aux professionnels en charge des personnes âgées dans ces structures que de penser a priori que l'essentiel des décès provient de ces structures d'accueil au sein desquelles, par principe éthique, les personnes âgées ne sont pas isolées.

Au risque de nous situer à contre-courant, nous dirons que nous n'étions pas en présence d'un seul problème de santé publique, dans la mesure où considérer cette catastrophe humaine sous cet angle reviendrait à considérer d'abord toutes les personnes âgées comme des malades relevant essentiellement de la médecine. Or toutes les personnes âgées ne sont pas porteuses d'une pathologie spécifique, et le vieillissement, s'il est un processus continu et irréversible (en dépit de tout ce que l'on veut bien nous faire croire à partir de la mise en vente de potions miracles), ne nécessite pas la prise en charge médicale de toutes et de tous aux âges avancés.

Le problème posé par l'hécatombe en question relève d'abord d'une approche sociale, voire sociétale. En effet, ce n'est que lorsqu'il y a rupture dans l'équilibre environnemental des personnes fragilisées que l'on observe le recours aux urgences et à l'hôpital. Elles constituent alors un problème de santé publique ; ceci d'autant plus si ce recours aux services de santé s'accompagne d'une surmortalité importante.

Dans le phénomène qui nous intéresse, on dira, en quelque sorte, que lorsque les personnes âgées sont arrivées aux urgences, il était déjà trop tard, le mal était fait.

La vraie question est celle de la solitude vécue ou ressentie comme telle, de l'isolement ainsi que des souffrances physiques et morales qui en découlent. La vraie question est en fait celle du thème de cet ouvrage, c'est la question du lien social au travers des solidarités, de la solitude et de l'isolement.

Parmi les quelque quinze mille personnes décédées, il est très vraisemblable qu'une bonne part d'entre elles vivaient à domicile, comme l'indiquent les données aujourd'hui très connues des acteurs du champ gérontologique et issues de travaux de l'INSERM et de la CNAVTS ; à savoir qu'entre 5 et 6 % des plus de 75 ans vivent en établissement, toutes institutions confondues. Ces chiffres constituent une moyenne également pour l'Europe, avec des variations en fonction de l'inscription d'un certain nombre de membres de l'Union européenne dans la sphère méditerranéenne.

Certes, les institutions, du type maison de retraite, accueillent les plus fragilisées des personnes de plus de 75 ans, avec une moyenne d'âge se situant autour de 85 ans. Mais en dépit du manque de moyens, voire de personnel, mis en avant, ce serait faire insulte aux professionnels en charge des personnes âgées dans ces structures que de penser a priori que l'essentiel des décès provient de ces structures d'accueil au sein desquelles, par principe éthique, les personnes âgées ne sont pas isolées.



Ce qui vient de se passer interpelle la société tout entière et aucun courant politique ne peut se prévaloir de posséder la réponse en la matière sur ce que doit faire ou ne pas faire l'État, sur le rôle de ses services, sur celui des associations avec leurs salariés mal payés, parfois en situation d'emploi précaire, leurs bénévoles enthousiastes, sur celui des familles, certes cellules de base de la société, mais pour lesquelles les évolutions récentes en termes démographiques comme structurels doivent nous amener à repenser l'aide aux aidants, quand il ne s'agit pas tout simplement de l'inventer.

Cet événement, dont on pressent qu'il demeurera un événement majeur dans l'histoire de la vieillesse en France, doit nous amener d'une part à repenser la place accordée aux âgés, comme celle des professionnels présents et à venir, d'autre part à repenser, chacune et chacun d'entre nous, à notre manière d'habiter le monde et par là même d'habiter autrui.

Alors, on pourra dire que parmi les quelque quinze mille morts, celles des personnes âgées qui sont tombées ne seront pas tombées pour rien.

La conception de ce recueil a été pensée en même temps que la mise en œuvre du séminaire européen « Solitude des personnes âgées et dépendance : l'environnement solidaire », tenu à Marseille le 14 janvier 2003, dont il est l'une des résultantes revêtant a posteriori un caractère prémonitoire. L'actualité récente a ramené en effet sur le devant de la scène la question du lien social comme résurgence d'une société française qui se cherche et où la question du sens apparaît plus que jamais primordiale.

Le DESS action gérontologique et ingénierie sociale, créé en 1995 à l'université de Provence, s'est toujours inscrit dans la perspective d'échanges et de comparaisons internationales du phénomène du vieillissement et de ses effets induits en termes de politiques d'action sociale et de santé. Cela a pris principalement forme au travers du réseau développé par l'Institut de gérontologie sociale depuis 1981, notamment avec l'Espagne, l'Italie et le Portugal, et en particulier avec les universités de Barcelone, Milan et Lisbonne.

Il faut savoir que nous nous trouvons sur un territoire de formation et de recherche, sinon de pratiques professionnelles, encore peu explorées et très peu structurées, notamment dans le sud de l'Europe, et que tous nos efforts depuis le colloque de Barcelone en 1992, tendent à structurer le champ de la gérontologie sociale dans cette aire ethnogéographique sur le plan aussi bien de la formation que de la recherche.

Ce qui vient de se passer interpelle la société tout entière et aucun courant politique ne peut se prévaloir de posséder la réponse en la matière sur ce que doit faire ou ne pas faire l'État, sur le rôle de ses services, sur celui des associations avec leurs salariés mal payés, parfois en situation d'emploi précaire, leurs bénévoles enthousiastes, sur celui des familles, certes cellules de base de la société, mais pour lesquelles les évolutions récentes en termes démographiques comme structurels doivent nous amener à repenser l'aide aux aidants, quand il ne s'agit pas tout simplement de l'inventer.

Cet événement, dont on pressent qu'il demeurera un événement majeur dans l'histoire de la vieillesse en France, doit nous amener d'une part à repenser la place accordée aux âgés, comme celle des professionnels présents et à venir, d'autre part à repenser, chacune et chacun d'entre nous, à notre manière d'habiter le monde et par là même d'habiter autrui.

Alors, on pourra dire que parmi les quelque quinze mille morts, celles des personnes âgées qui sont tombées ne seront pas tombées pour rien.

La conception de ce recueil a été pensée en même temps que la mise en œuvre du séminaire européen « Solitude des personnes âgées et dépendance : l'environnement solidaire », tenu à Marseille le 14 janvier 2003, dont il est l'une des résultantes revêtant a posteriori un caractère prémonitoire. L'actualité récente a ramené en effet sur le devant de la scène la question du lien social comme résurgence d'une société française qui se cherche et où la question du sens apparaît plus que jamais primordiale.

Le DESS action gérontologique et ingénierie sociale, créé en 1995 à l'université de Provence, s'est toujours inscrit dans la perspective d'échanges et de comparaisons internationales du phénomène du vieillissement et de ses effets induits en termes de politiques d'action sociale et de santé. Cela a pris principalement forme au travers du réseau développé par l'Institut de gérontologie sociale depuis 1981, notamment avec l'Espagne, l'Italie et le Portugal, et en particulier avec les universités de Barcelone, Milan et Lisbonne.

Il faut savoir que nous nous trouvons sur un territoire de formation et de recherche, sinon de pratiques professionnelles, encore peu explorées et très peu structurées, notamment dans le sud de l'Europe, et que tous nos efforts depuis le colloque de Barcelone en 1992, tendent à structurer le champ de la gérontologie sociale dans cette aire ethnogéographique sur le plan aussi bien de la formation que de la recherche.

Ce qui vient de se passer interpelle la société tout entière et aucun courant politique ne peut se prévaloir de posséder la réponse en la matière sur ce que doit faire ou ne pas faire l'État, sur le rôle de ses services, sur celui des associations avec leurs salariés mal payés, parfois en situation d'emploi précaire, leurs bénévoles enthousiastes, sur celui des familles, certes cellules de base de la société, mais pour lesquelles les évolutions récentes en termes démographiques comme structurels doivent nous amener à repenser l'aide aux aidants, quand il ne s'agit pas tout simplement de l'inventer.

Cet événement, dont on pressent qu'il demeurera un événement majeur dans l'histoire de la vieillesse en France, doit nous amener d'une part à repenser la place accordée aux âgés, comme celle des professionnels présents et à venir, d'autre part à repenser, chacune et chacun d'entre nous, à notre manière d'habiter le monde et par là même d'habiter autrui.

Alors, on pourra dire que parmi les quelque quinze mille morts, celles des personnes âgées qui sont tombées ne seront pas tombées pour rien.

La conception de ce recueil a été pensée en même temps que la mise en œuvre du séminaire européen « Solitude des personnes âgées et dépendance : l'environnement solidaire », tenu à Marseille le 14 janvier 2003, dont il est l'une des résultantes revêtant a posteriori un caractère prémonitoire. L'actualité récente a ramené en effet sur le devant de la scène la question du lien social comme résurgence d'une société française qui se cherche et où la question du sens apparaît plus que jamais primordiale.

Le DESS action gérontologique et ingénierie sociale, créé en 1995 à l'université de Provence, s'est toujours inscrit dans la perspective d'échanges et de comparaisons internationales du phénomène du vieillissement et de ses effets induits en termes de politiques d'action sociale et de santé. Cela a pris principalement forme au travers du réseau développé par l'Institut de gérontologie sociale depuis 1981, notamment avec l'Espagne, l'Italie et le Portugal, et en particulier avec les universités de Barcelone, Milan et Lisbonne.

Il faut savoir que nous nous trouvons sur un territoire de formation et de recherche, sinon de pratiques professionnelles, encore peu explorées et très peu structurées, notamment dans le sud de l'Europe, et que tous nos efforts depuis le colloque de Barcelone en 1992, tendent à structurer le champ de la gérontologie sociale dans cette aire ethnogéographique sur le plan aussi bien de la formation que de la recherche.

Ce qui vient de se passer interpelle la société tout entière et aucun courant politique ne peut se prévaloir de posséder la réponse en la matière sur ce que doit faire ou ne pas faire l'État, sur le rôle de ses services, sur celui des associations avec leurs salariés mal payés, parfois en situation d'emploi précaire, leurs bénévoles enthousiastes, sur celui des familles, certes cellules de base de la société, mais pour lesquelles les évolutions récentes en termes démographiques comme structurels doivent nous amener à repenser l'aide aux aidants, quand il ne s'agit pas tout simplement de l'inventer.

Cet événement, dont on pressent qu'il demeurera un événement majeur dans l'histoire de la vieillesse en France, doit nous amener d'une part à repenser la place accordée aux âgés, comme celle des professionnels présents et à venir, d'autre part à repenser, chacune et chacun d'entre nous, à notre manière d'habiter le monde et par là même d'habiter autrui.

Alors, on pourra dire que parmi les quelque quinze mille morts, celles des personnes âgées qui sont tombées ne seront pas tombées pour rien.

La conception de ce recueil a été pensée en même temps que la mise en œuvre du séminaire européen « Solitude des personnes âgées et dépendance : l'environnement solidaire », tenu à Marseille le 14 janvier 2003, dont il est l'une des résultantes revêtant a posteriori un caractère prémonitoire. L'actualité récente a ramené en effet sur le devant de la scène la question du lien social comme résurgence d'une société française qui se cherche et où la question du sens apparaît plus que jamais primordiale.

Le DESS action gérontologique et ingénierie sociale, créé en 1995 à l'université de Provence, s'est toujours inscrit dans la perspective d'échanges et de comparaisons internationales du phénomène du vieillissement et de ses effets induits en termes de politiques d'action sociale et de santé. Cela a pris principalement forme au travers du réseau développé par l'Institut de gérontologie sociale depuis 1981, notamment avec l'Espagne, l'Italie et le Portugal, et en particulier avec les universités de Barcelone, Milan et Lisbonne.

Il faut savoir que nous nous trouvons sur un territoire de formation et de recherche, sinon de pratiques professionnelles, encore peu explorées et très peu structurées, notamment dans le sud de l'Europe, et que tous nos efforts depuis le colloque de Barcelone en 1992, tendent à structurer le champ de la gérontologie sociale dans cette aire ethnogéographique sur le plan aussi bien de la formation que de la recherche.

Ce qui vient de se passer interpelle la société tout entière et aucun courant politique ne peut se prévaloir de posséder la réponse en la matière sur ce que doit faire ou ne pas faire l'État, sur le rôle de ses services, sur celui des associations avec leurs salariés mal payés, parfois en situation d'emploi précaire, leurs bénévoles enthousiastes, sur celui des familles, certes cellules de base de la société, mais pour lesquelles les évolutions récentes en termes démographiques comme structurels doivent nous amener à repenser l'aide aux aidants, quand il ne s'agit pas tout simplement de l'inventer.

Cet événement, dont on pressent qu'il demeurera un événement majeur dans l'histoire de la vieillesse en France, doit nous amener d'une part à repenser la place accordée aux âgés, comme celle des professionnels présents et à venir, d'autre part à repenser, chacune et chacun d'entre nous, à notre manière d'habiter le monde et par là même d'habiter autrui.

Alors, on pourra dire que parmi les quelque quinze mille morts, celles des personnes âgées qui sont tombées ne seront pas tombées pour rien.

La conception de ce recueil a été pensée en même temps que la mise en œuvre du séminaire européen « Solitude des personnes âgées et dépendance : l'environnement solidaire », tenu à Marseille le 14 janvier 2003, dont il est l'une des résultantes revêtant a posteriori un caractère prémonitoire. L'actualité récente a ramené en effet sur le devant de la scène la question du lien social comme résurgence d'une société française qui se cherche et où la question du sens apparaît plus que jamais primordiale.

Le DESS action gérontologique et ingénierie sociale, créé en 1995 à l'université de Provence, s'est toujours inscrit dans la perspective d'échanges et de comparaisons internationales du phénomène du vieillissement et de ses effets induits en termes de politiques d'action sociale et de santé. Cela a pris principalement forme au travers du réseau développé par l'Institut de gérontologie sociale depuis 1981, notamment avec l'Espagne, l'Italie et le Portugal, et en particulier avec les universités de Barcelone, Milan et Lisbonne.

Il faut savoir que nous nous trouvons sur un territoire de formation et de recherche, sinon de pratiques professionnelles, encore peu explorées et très peu structurées, notamment dans le sud de l'Europe, et que tous nos efforts depuis le colloque de Barcelone en 1992, tendent à structurer le champ de la gérontologie sociale dans cette aire ethnogéographique sur le plan aussi bien de la formation que de la recherche.

C'est ainsi qu'après Barcelone en 1992, Marseille a accueilli deux colloques internationaux, l'un en 1993, « Vieillir dans les villes de l'Europe du sud<sup>1</sup> », et l'autre en 1998 à l'université de Provence sur le thème de « la formation professionnalisée des acteurs du champ gérontologique en Europe<sup>2</sup> ».

Le séminaire de formation et de recherche à l'origine de cet ouvrage, qui a rassemblé des équipes françaises des universités de Bretagne occidentale, de Paris XII, de Toulouse et de Provence, ainsi que des équipes des universités de Barcelone, de Milan et de Lisbonne, nous offrait l'opportunité d'échanger et de débattre sur ce sujet important tant au plan humain qu'au plan social.

Ce séminaire a reposé sur les travaux résultant de deux programmes de recherche. L'un, national, financé par la Fondation de France – et nous tenons à souligner ici les efforts du Comité personnes âgées –, pour provoquer une réflexion sur le thème des solidarités de voisinage dans l'aide apportée aux personnes âgées. L'autre programme de recherche est à vocation européenne et a porté plus spécifiquement sur les personnes âgées dépendantes et isolées et sur l'analyse de leur environnement.

Coordonné par l'équipe de recherche « Vieillissement et champ social » de l'université de Provence et de l'Institut de gérontologie sociale, ce programme n'a pas bénéficié d'aides financières particulières mais a reposé sur notre volonté de construire une démarche scientifique commune ; chaque équipe a su trouver des moyens à partir de ses investissements divers dans des actions précédentes ou parallèles.

Nous tenons à remercier ici tout particulièrement nos collègues européens pour nous avoir suivis, sans hésitation, lors de l'énoncé de la proposition initiale de recherche, et surtout pour avoir accepté que ce programme se déroule en français, y compris lors des séminaires de Milan, de Lisbonne et de Barcelone.

Nous avons ainsi montré que, loin des agences gouvernementales diverses dont l'inefficacité en la matière ne surprend plus personne, comme des financements européens, généralement en langue anglaise, dont l'accès constitue un véritable parcours du combattant, ensemble, nous pouvions encore défendre et promouvoir la langue de Voltaire.

---

1. *Vieillir dans les villes de l'Europe du Sud*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques du champ social », 1994, 206 pages.

2. *Gérontologie sociale : pour une éthique de la formation*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques du champ social », 1998, 256 pages.

C'est ainsi qu'après Barcelone en 1992, Marseille a accueilli deux colloques internationaux, l'un en 1993, « Vieillir dans les villes de l'Europe du sud<sup>1</sup> », et l'autre en 1998 à l'université de Provence sur le thème de « la formation professionnalisée des acteurs du champ gérontologique en Europe<sup>2</sup> ».

Le séminaire de formation et de recherche à l'origine de cet ouvrage, qui a rassemblé des équipes françaises des universités de Bretagne occidentale, de Paris XII, de Toulouse et de Provence, ainsi que des équipes des universités de Barcelone, de Milan et de Lisbonne, nous offrait l'opportunité d'échanger et de débattre sur ce sujet important tant au plan humain qu'au plan social.

Ce séminaire a reposé sur les travaux résultant de deux programmes de recherche. L'un, national, financé par la Fondation de France – et nous tenons à souligner ici les efforts du Comité personnes âgées –, pour provoquer une réflexion sur le thème des solidarités de voisinage dans l'aide apportée aux personnes âgées. L'autre programme de recherche est à vocation européenne et a porté plus spécifiquement sur les personnes âgées dépendantes et isolées et sur l'analyse de leur environnement.

Coordonné par l'équipe de recherche « Vieillissement et champ social » de l'université de Provence et de l'Institut de gérontologie sociale, ce programme n'a pas bénéficié d'aides financières particulières mais a reposé sur notre volonté de construire une démarche scientifique commune ; chaque équipe a su trouver des moyens à partir de ses investissements divers dans des actions précédentes ou parallèles.

Nous tenons à remercier ici tout particulièrement nos collègues européens pour nous avoir suivis, sans hésitation, lors de l'énoncé de la proposition initiale de recherche, et surtout pour avoir accepté que ce programme se déroule en français, y compris lors des séminaires de Milan, de Lisbonne et de Barcelone.

Nous avons ainsi montré que, loin des agences gouvernementales diverses dont l'inefficacité en la matière ne surprend plus personne, comme des financements européens, généralement en langue anglaise, dont l'accès constitue un véritable parcours du combattant, ensemble, nous pouvions encore défendre et promouvoir la langue de Voltaire.

---

1. *Vieillir dans les villes de l'Europe du Sud*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques du champ social », 1994, 206 pages.

2. *Gérontologie sociale : pour une éthique de la formation*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques du champ social », 1998, 256 pages.

C'est ainsi qu'après Barcelone en 1992, Marseille a accueilli deux colloques internationaux, l'un en 1993, « Vieillir dans les villes de l'Europe du sud<sup>1</sup> », et l'autre en 1998 à l'université de Provence sur le thème de « la formation professionnalisée des acteurs du champ gérontologique en Europe<sup>2</sup> ».

Le séminaire de formation et de recherche à l'origine de cet ouvrage, qui a rassemblé des équipes françaises des universités de Bretagne occidentale, de Paris XII, de Toulouse et de Provence, ainsi que des équipes des universités de Barcelone, de Milan et de Lisbonne, nous offrait l'opportunité d'échanger et de débattre sur ce sujet important tant au plan humain qu'au plan social.

Ce séminaire a reposé sur les travaux résultant de deux programmes de recherche. L'un, national, financé par la Fondation de France – et nous tenons à souligner ici les efforts du Comité personnes âgées –, pour provoquer une réflexion sur le thème des solidarités de voisinage dans l'aide apportée aux personnes âgées. L'autre programme de recherche est à vocation européenne et a porté plus spécifiquement sur les personnes âgées dépendantes et isolées et sur l'analyse de leur environnement.

Coordonné par l'équipe de recherche « Vieillissement et champ social » de l'université de Provence et de l'Institut de gérontologie sociale, ce programme n'a pas bénéficié d'aides financières particulières mais a reposé sur notre volonté de construire une démarche scientifique commune ; chaque équipe a su trouver des moyens à partir de ses investissements divers dans des actions précédentes ou parallèles.

Nous tenons à remercier ici tout particulièrement nos collègues européens pour nous avoir suivis, sans hésitation, lors de l'énoncé de la proposition initiale de recherche, et surtout pour avoir accepté que ce programme se déroule en français, y compris lors des séminaires de Milan, de Lisbonne et de Barcelone.

Nous avons ainsi montré que, loin des agences gouvernementales diverses dont l'inefficacité en la matière ne surprend plus personne, comme des financements européens, généralement en langue anglaise, dont l'accès constitue un véritable parcours du combattant, ensemble, nous pouvions encore défendre et promouvoir la langue de Voltaire.

---

1. *Vieillir dans les villes de l'Europe du Sud*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques du champ social », 1994, 206 pages.

2. *Gérontologie sociale : pour une éthique de la formation*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques du champ social », 1998, 256 pages.



C'est ainsi qu'après Barcelone en 1992, Marseille a accueilli deux colloques internationaux, l'un en 1993, « Vieillir dans les villes de l'Europe du sud<sup>1</sup> », et l'autre en 1998 à l'université de Provence sur le thème de « la formation professionnalisée des acteurs du champ gérontologique en Europe<sup>2</sup> ».

Le séminaire de formation et de recherche à l'origine de cet ouvrage, qui a rassemblé des équipes françaises des universités de Bretagne occidentale, de Paris XII, de Toulouse et de Provence, ainsi que des équipes des universités de Barcelone, de Milan et de Lisbonne, nous offrait l'opportunité d'échanger et de débattre sur ce sujet important tant au plan humain qu'au plan social.

Ce séminaire a reposé sur les travaux résultant de deux programmes de recherche. L'un, national, financé par la Fondation de France – et nous tenons à souligner ici les efforts du Comité personnes âgées –, pour provoquer une réflexion sur le thème des solidarités de voisinage dans l'aide apportée aux personnes âgées. L'autre programme de recherche est à vocation européenne et a porté plus spécifiquement sur les personnes âgées dépendantes et isolées et sur l'analyse de leur environnement.

Coordonné par l'équipe de recherche « Vieillissement et champ social » de l'université de Provence et de l'Institut de gérontologie sociale, ce programme n'a pas bénéficié d'aides financières particulières mais a reposé sur notre volonté de construire une démarche scientifique commune ; chaque équipe a su trouver des moyens à partir de ses investissements divers dans des actions précédentes ou parallèles.

Nous tenons à remercier ici tout particulièrement nos collègues européens pour nous avoir suivis, sans hésitation, lors de l'énoncé de la proposition initiale de recherche, et surtout pour avoir accepté que ce programme se déroule en français, y compris lors des séminaires de Milan, de Lisbonne et de Barcelone.

Nous avons ainsi montré que, loin des agences gouvernementales diverses dont l'inefficacité en la matière ne surprend plus personne, comme des financements européens, généralement en langue anglaise, dont l'accès constitue un véritable parcours du combattant, ensemble, nous pouvions encore défendre et promouvoir la langue de Voltaire.

---

1. *Vieillir dans les villes de l'Europe du Sud*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques du champ social », 1994, 206 pages.

2. *Gérontologie sociale : pour une éthique de la formation*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques du champ social », 1998, 256 pages.

C'est ainsi qu'après Barcelone en 1992, Marseille a accueilli deux colloques internationaux, l'un en 1993, « Vieillir dans les villes de l'Europe du sud<sup>1</sup> », et l'autre en 1998 à l'université de Provence sur le thème de « la formation professionnalisée des acteurs du champ gérontologique en Europe<sup>2</sup> ».

Le séminaire de formation et de recherche à l'origine de cet ouvrage, qui a rassemblé des équipes françaises des universités de Bretagne occidentale, de Paris XII, de Toulouse et de Provence, ainsi que des équipes des universités de Barcelone, de Milan et de Lisbonne, nous offrait l'opportunité d'échanger et de débattre sur ce sujet important tant au plan humain qu'au plan social.

Ce séminaire a reposé sur les travaux résultant de deux programmes de recherche. L'un, national, financé par la Fondation de France – et nous tenons à souligner ici les efforts du Comité personnes âgées –, pour provoquer une réflexion sur le thème des solidarités de voisinage dans l'aide apportée aux personnes âgées. L'autre programme de recherche est à vocation européenne et a porté plus spécifiquement sur les personnes âgées dépendantes et isolées et sur l'analyse de leur environnement.

Coordonné par l'équipe de recherche « Vieillissement et champ social » de l'université de Provence et de l'Institut de gérontologie sociale, ce programme n'a pas bénéficié d'aides financières particulières mais a reposé sur notre volonté de construire une démarche scientifique commune ; chaque équipe a su trouver des moyens à partir de ses investissements divers dans des actions précédentes ou parallèles.

Nous tenons à remercier ici tout particulièrement nos collègues européens pour nous avoir suivis, sans hésitation, lors de l'énoncé de la proposition initiale de recherche, et surtout pour avoir accepté que ce programme se déroule en français, y compris lors des séminaires de Milan, de Lisbonne et de Barcelone.

Nous avons ainsi montré que, loin des agences gouvernementales diverses dont l'inefficacité en la matière ne surprend plus personne, comme des financements européens, généralement en langue anglaise, dont l'accès constitue un véritable parcours du combattant, ensemble, nous pouvions encore défendre et promouvoir la langue de Voltaire.

---

1. *Vieillir dans les villes de l'Europe du Sud*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques du champ social », 1994, 206 pages.

2. *Gérontologie sociale : pour une éthique de la formation*, Toulouse, érès, coll. « Pratiques du champ social », 1998, 256 pages.

## *Quelle était la problématique de ce séminaire européen ?*

Dans nos sociétés modernes, alors même que le vieillissement commence à être une donnée intégrée à nos modes de gestion sociale de la population, c'est la dépendance qui s'inscrit comme un problème nouveau directement lié au grand-âge. Les chiffres, à ce niveau, sont très significatifs puisque déjà 2 % des personnes âgées ont plus de 85 ans, âge dont on sait qu'il est à haut risque de dépendance. Le terme de prise en charge est désormais à l'ordre du jour, tant au niveau des structures d'accueil, du maintien à domicile, des solidarités de proximité que de la formation de ceux qui en auront la responsabilité quotidienne.

Les études se sont focalisées essentiellement sur les aidants familiaux qui, il est vrai, apportent quantitativement le plus d'aides. Pour les aidants se situant hors de la parenté, seule l'indication « autres personnes » nous fournit quelques informations aléatoires. Mais, d'une manière générale, l'aide apportée par le voisinage est méconnue et peut-être sous-estimée.

C'est grâce à l'objectivation des solidarités familiales et aux études, à partir du milieu des années 1980, en France, qu'une prise de conscience collective a permis que soient encouragées des formules destinées à soutenir les familles dans leur rôle d'aidants (accueils temporaires, accueils de jour, groupes de parole...).

Quelle que soit leur importance quantitative, les solidarités de voisinage ne peuvent pas être considérées comme un élément secondaire. Elles sont en effet constitutives du lien social et il est permis de s'interroger pour savoir, comme cela a été le cas pour les solidarités familiales, si les évolutions sociales en cours (habitat urbain, éclatement des familles, disparition des petits commerces...) engendrent une disparition de ces solidarités ou plutôt une reconfiguration des modalités d'aide.

L'approche retenue dans ces programmes de recherche a été de ne pas dissocier la personne âgée de son milieu de vie. L'impact d'une action ne peut se mesurer simplement à l'échelon de l'individu car bien d'autres facteurs liés à son environnement peuvent faciliter ou restreindre ses choix de vie. Il est alors apparu pertinent de porter notre attention sur cet élément du milieu de vie qu'est le voisinage. En effet, c'est en le prenant en compte qu'il est possible d'agir directement sur le milieu de vie et de renforcer les chances de mener une action efficace.

En termes de problématique, il était intéressant de s'interroger sur ce qui fonde l'échange de services. Dans le cas des soli-

## *Quelle était la problématique de ce séminaire européen ?*

Dans nos sociétés modernes, alors même que le vieillissement commence à être une donnée intégrée à nos modes de gestion sociale de la population, c'est la dépendance qui s'inscrit comme un problème nouveau directement lié au grand-âge. Les chiffres, à ce niveau, sont très significatifs puisque déjà 2 % des personnes âgées ont plus de 85 ans, âge dont on sait qu'il est à haut risque de dépendance. Le terme de prise en charge est désormais à l'ordre du jour, tant au niveau des structures d'accueil, du maintien à domicile, des solidarités de proximité que de la formation de ceux qui en auront la responsabilité quotidienne.

Les études se sont focalisées essentiellement sur les aidants familiaux qui, il est vrai, apportent quantitativement le plus d'aides. Pour les aidants se situant hors de la parenté, seule l'indication « autres personnes » nous fournit quelques informations aléatoires. Mais, d'une manière générale, l'aide apportée par le voisinage est méconnue et peut-être sous-estimée.

C'est grâce à l'objectivation des solidarités familiales et aux études, à partir du milieu des années 1980, en France, qu'une prise de conscience collective a permis que soient encouragées des formules destinées à soutenir les familles dans leur rôle d'aidants (accueils temporaires, accueils de jour, groupes de parole...).

Quelle que soit leur importance quantitative, les solidarités de voisinage ne peuvent pas être considérées comme un élément secondaire. Elles sont en effet constitutives du lien social et il est permis de s'interroger pour savoir, comme cela a été le cas pour les solidarités familiales, si les évolutions sociales en cours (habitat urbain, éclatement des familles, disparition des petits commerces...) engendrent une disparition de ces solidarités ou plutôt une reconfiguration des modalités d'aide.

L'approche retenue dans ces programmes de recherche a été de ne pas dissocier la personne âgée de son milieu de vie. L'impact d'une action ne peut se mesurer simplement à l'échelon de l'individu car bien d'autres facteurs liés à son environnement peuvent faciliter ou restreindre ses choix de vie. Il est alors apparu pertinent de porter notre attention sur cet élément du milieu de vie qu'est le voisinage. En effet, c'est en le prenant en compte qu'il est possible d'agir directement sur le milieu de vie et de renforcer les chances de mener une action efficace.

En termes de problématique, il était intéressant de s'interroger sur ce qui fonde l'échange de services. Dans le cas des soli-

## *Quelle était la problématique de ce séminaire européen ?*

Dans nos sociétés modernes, alors même que le vieillissement commence à être une donnée intégrée à nos modes de gestion sociale de la population, c'est la dépendance qui s'inscrit comme un problème nouveau directement lié au grand-âge. Les chiffres, à ce niveau, sont très significatifs puisque déjà 2 % des personnes âgées ont plus de 85 ans, âge dont on sait qu'il est à haut risque de dépendance. Le terme de prise en charge est désormais à l'ordre du jour, tant au niveau des structures d'accueil, du maintien à domicile, des solidarités de proximité que de la formation de ceux qui en auront la responsabilité quotidienne.

Les études se sont focalisées essentiellement sur les aidants familiaux qui, il est vrai, apportent quantitativement le plus d'aides. Pour les aidants se situant hors de la parenté, seule l'indication « autres personnes » nous fournit quelques informations aléatoires. Mais, d'une manière générale, l'aide apportée par le voisinage est méconnue et peut-être sous-estimée.

C'est grâce à l'objectivation des solidarités familiales et aux études, à partir du milieu des années 1980, en France, qu'une prise de conscience collective a permis que soient encouragées des formules destinées à soutenir les familles dans leur rôle d'aidants (accueils temporaires, accueils de jour, groupes de parole...).

Quelle que soit leur importance quantitative, les solidarités de voisinage ne peuvent pas être considérées comme un élément secondaire. Elles sont en effet constitutives du lien social et il est permis de s'interroger pour savoir, comme cela a été le cas pour les solidarités familiales, si les évolutions sociales en cours (habitat urbain, éclatement des familles, disparition des petits commerces...) engendrent une disparition de ces solidarités ou plutôt une reconfiguration des modalités d'aide.

L'approche retenue dans ces programmes de recherche a été de ne pas dissocier la personne âgée de son milieu de vie. L'impact d'une action ne peut se mesurer simplement à l'échelon de l'individu car bien d'autres facteurs liés à son environnement peuvent faciliter ou restreindre ses choix de vie. Il est alors apparu pertinent de porter notre attention sur cet élément du milieu de vie qu'est le voisinage. En effet, c'est en le prenant en compte qu'il est possible d'agir directement sur le milieu de vie et de renforcer les chances de mener une action efficace.

En termes de problématique, il était intéressant de s'interroger sur ce qui fonde l'échange de services. Dans le cas des soli-

## *Quelle était la problématique de ce séminaire européen ?*

Dans nos sociétés modernes, alors même que le vieillissement commence à être une donnée intégrée à nos modes de gestion sociale de la population, c'est la dépendance qui s'inscrit comme un problème nouveau directement lié au grand-âge. Les chiffres, à ce niveau, sont très significatifs puisque déjà 2 % des personnes âgées ont plus de 85 ans, âge dont on sait qu'il est à haut risque de dépendance. Le terme de prise en charge est désormais à l'ordre du jour, tant au niveau des structures d'accueil, du maintien à domicile, des solidarités de proximité que de la formation de ceux qui en auront la responsabilité quotidienne.

Les études se sont focalisées essentiellement sur les aidants familiaux qui, il est vrai, apportent quantitativement le plus d'aides. Pour les aidants se situant hors de la parenté, seule l'indication « autres personnes » nous fournit quelques informations aléatoires. Mais, d'une manière générale, l'aide apportée par le voisinage est méconnue et peut-être sous-estimée.

C'est grâce à l'objectivation des solidarités familiales et aux études, à partir du milieu des années 1980, en France, qu'une prise de conscience collective a permis que soient encouragées des formules destinées à soutenir les familles dans leur rôle d'aidants (accueils temporaires, accueils de jour, groupes de parole...).

Quelle que soit leur importance quantitative, les solidarités de voisinage ne peuvent pas être considérées comme un élément secondaire. Elles sont en effet constitutives du lien social et il est permis de s'interroger pour savoir, comme cela a été le cas pour les solidarités familiales, si les évolutions sociales en cours (habitat urbain, éclatement des familles, disparition des petits commerces...) engendrent une disparition de ces solidarités ou plutôt une reconfiguration des modalités d'aide.

L'approche retenue dans ces programmes de recherche a été de ne pas dissocier la personne âgée de son milieu de vie. L'impact d'une action ne peut se mesurer simplement à l'échelon de l'individu car bien d'autres facteurs liés à son environnement peuvent faciliter ou restreindre ses choix de vie. Il est alors apparu pertinent de porter notre attention sur cet élément du milieu de vie qu'est le voisinage. En effet, c'est en le prenant en compte qu'il est possible d'agir directement sur le milieu de vie et de renforcer les chances de mener une action efficace.

En termes de problématique, il était intéressant de s'interroger sur ce qui fonde l'échange de services. Dans le cas des soli-

## *Quelle était la problématique de ce séminaire européen ?*

Dans nos sociétés modernes, alors même que le vieillissement commence à être une donnée intégrée à nos modes de gestion sociale de la population, c'est la dépendance qui s'inscrit comme un problème nouveau directement lié au grand-âge. Les chiffres, à ce niveau, sont très significatifs puisque déjà 2 % des personnes âgées ont plus de 85 ans, âge dont on sait qu'il est à haut risque de dépendance. Le terme de prise en charge est désormais à l'ordre du jour, tant au niveau des structures d'accueil, du maintien à domicile, des solidarités de proximité que de la formation de ceux qui en auront la responsabilité quotidienne.

Les études se sont focalisées essentiellement sur les aidants familiaux qui, il est vrai, apportent quantitativement le plus d'aides. Pour les aidants se situant hors de la parenté, seule l'indication « autres personnes » nous fournit quelques informations aléatoires. Mais, d'une manière générale, l'aide apportée par le voisinage est méconnue et peut-être sous-estimée.

C'est grâce à l'objectivation des solidarités familiales et aux études, à partir du milieu des années 1980, en France, qu'une prise de conscience collective a permis que soient encouragées des formules destinées à soutenir les familles dans leur rôle d'aidants (accueils temporaires, accueils de jour, groupes de parole...).

Quelle que soit leur importance quantitative, les solidarités de voisinage ne peuvent pas être considérées comme un élément secondaire. Elles sont en effet constitutives du lien social et il est permis de s'interroger pour savoir, comme cela a été le cas pour les solidarités familiales, si les évolutions sociales en cours (habitat urbain, éclatement des familles, disparition des petits commerces...) engendrent une disparition de ces solidarités ou plutôt une reconfiguration des modalités d'aide.

L'approche retenue dans ces programmes de recherche a été de ne pas dissocier la personne âgée de son milieu de vie. L'impact d'une action ne peut se mesurer simplement à l'échelon de l'individu car bien d'autres facteurs liés à son environnement peuvent faciliter ou restreindre ses choix de vie. Il est alors apparu pertinent de porter notre attention sur cet élément du milieu de vie qu'est le voisinage. En effet, c'est en le prenant en compte qu'il est possible d'agir directement sur le milieu de vie et de renforcer les chances de mener une action efficace.

En termes de problématique, il était intéressant de s'interroger sur ce qui fonde l'échange de services. Dans le cas des soli-

darités familiales, les études ont largement montré le caractère réciproque de l'aide, bien que différée dans le temps (« je donne parce que j'ai reçu » et/ou « je donne parce qu'un jour c'est moi qui recevrai »). Mais un tel fondement familial et générationnel a-t-il encore une validité pour des solidarités d'une autre nature ? Sinon, de quel genre est ce fondement ?

Plus largement, nous dirons que les questions concrètes abordées dans cet ouvrage posent avant tout le problème d'une absence de solidarités, ou tout au moins de ce qui est vécu, perçu comme tel.

L'ensemble des résultats engrangés devrait permettre de rendre « visibles » les effets induits de cette approche philosophique et humaniste tout en offrant, à terme, les opportunités d'agir dans la Cité pour le mieux-être en devenir des aînés.

Cet ouvrage est donc avant tout un espace de liberté, d'interrogations, d'interpellations, d'échanges, comme les Universités ont toujours su le permettre depuis leur apparition, il y a fort longtemps : une contribution au savoir, et par là à l'action.

Philippe Pitaud  
professeur associé  
université de Provence



darités familiales, les études ont largement montré le caractère réciproque de l'aide, bien que différée dans le temps (« je donne parce que j'ai reçu » et/ou « je donne parce qu'un jour c'est moi qui recevrai »). Mais un tel fondement familial et générationnel a-t-il encore une validité pour des solidarités d'une autre nature ? Sinon, de quel genre est ce fondement ?

Plus largement, nous dirons que les questions concrètes abordées dans cet ouvrage posent avant tout le problème d'une absence de solidarités, ou tout au moins de ce qui est vécu, perçu comme tel.

L'ensemble des résultats engrangés devrait permettre de rendre « visibles » les effets induits de cette approche philosophique et humaniste tout en offrant, à terme, les opportunités d'agir dans la Cité pour le mieux-être en devenir des aînés.

Cet ouvrage est donc avant tout un espace de liberté, d'interrogations, d'interpellations, d'échanges, comme les Universités ont toujours su le permettre depuis leur apparition, il y a fort longtemps : une contribution au savoir, et par là à l'action.

Philippe Pitaud  
professeur associé  
université de Provence

darités familiales, les études ont largement montré le caractère réciproque de l'aide, bien que différée dans le temps (« je donne parce que j'ai reçu » et/ou « je donne parce qu'un jour c'est moi qui recevrai »). Mais un tel fondement familial et générationnel a-t-il encore une validité pour des solidarités d'une autre nature ? Sinon, de quel genre est ce fondement ?

Plus largement, nous dirons que les questions concrètes abordées dans cet ouvrage posent avant tout le problème d'une absence de solidarités, ou tout au moins de ce qui est vécu, perçu comme tel.

L'ensemble des résultats engrangés devrait permettre de rendre « visibles » les effets induits de cette approche philosophique et humaniste tout en offrant, à terme, les opportunités d'agir dans la Cité pour le mieux-être en devenir des aînés.

Cet ouvrage est donc avant tout un espace de liberté, d'interrogations, d'interpellations, d'échanges, comme les Universités ont toujours su le permettre depuis leur apparition, il y a fort longtemps : une contribution au savoir, et par là à l'action.

Philippe Pitaud  
professeur associé  
université de Provence

darités familiales, les études ont largement montré le caractère réciproque de l'aide, bien que différée dans le temps (« je donne parce que j'ai reçu » et/ou « je donne parce qu'un jour c'est moi qui recevrai »). Mais un tel fondement familial et générationnel a-t-il encore une validité pour des solidarités d'une autre nature ? Sinon, de quel genre est ce fondement ?

Plus largement, nous dirons que les questions concrètes abordées dans cet ouvrage posent avant tout le problème d'une absence de solidarités, ou tout au moins de ce qui est vécu, perçu comme tel.

L'ensemble des résultats engrangés devrait permettre de rendre « visibles » les effets induits de cette approche philosophique et humaniste tout en offrant, à terme, les opportunités d'agir dans la Cité pour le mieux-être en devenir des aînés.

Cet ouvrage est donc avant tout un espace de liberté, d'interrogations, d'interpellations, d'échanges, comme les Universités ont toujours su le permettre depuis leur apparition, il y a fort longtemps : une contribution au savoir, et par là à l'action.

Philippe Pitaud  
professeur associé  
université de Provence

darités familiales, les études ont largement montré le caractère réciproque de l'aide, bien que différée dans le temps (« je donne parce que j'ai reçu » et/ou « je donne parce qu'un jour c'est moi qui recevrai »). Mais un tel fondement familial et générationnel a-t-il encore une validité pour des solidarités d'une autre nature ? Sinon, de quel genre est ce fondement ?

Plus largement, nous dirons que les questions concrètes abordées dans cet ouvrage posent avant tout le problème d'une absence de solidarités, ou tout au moins de ce qui est vécu, perçu comme tel.

L'ensemble des résultats engrangés devrait permettre de rendre « visibles » les effets induits de cette approche philosophique et humaniste tout en offrant, à terme, les opportunités d'agir dans la Cité pour le mieux-être en devenir des aînés.

Cet ouvrage est donc avant tout un espace de liberté, d'interrogations, d'interpellations, d'échanges, comme les Universités ont toujours su le permettre depuis leur apparition, il y a fort longtemps : une contribution au savoir, et par là à l'action.

Philippe Pitaud  
professeur associé  
université de Provence

Bernadette Puijalon

*Paroles de solitude.*  
*« Un vieil homme*  
*est toujours Robinson <sup>1</sup> »*

On peut être isolé ou éprouver un sentiment de solitude à tout âge, puisque, comme l'écrit Emmanuel Lévinas : « La solitude est une catégorie de l'être. » Par ailleurs qui dit vieillesse ne dit pas forcément solitude, mais, même pour qui ne la connaît pas, à cet âge, elle est un horizon redouté. Ainsi Françoise Giroud, fatiguée par trop de sollicitations, écrit : « Quand personne ne s'occupera plus de moi, c'est un autre genre de fatigue qui s'insinuera dans mes vieux os, incoercible celle-là » (1994, p. 211). Pour ceux qui disent l'éprouver et qui en parlent, quelles sont les différences notées avec la solitude aux autres âges ?

Parce que le texte suppose une pensée plus élaborée que la parole spontanée, nous n'avons retenu ici que des écrits contemporains autobiographiques d'écrivains et d'auteurs âgés. L'approfondissement que permet l'écriture, la rigueur et la cohérence qu'elle nécessite, obligent à mettre en forme un vécu par bien des aspects insaisissables. C'est un construit qui, refusant l'imprécis, invite à la résolution.

---

*Bernadette Puijalon, maître de conférence, université Paris XII.*

1. François Mauriac, 1965, p. 32.

Bernadette Puijalon

*Paroles de solitude.*  
*« Un vieil homme*  
*est toujours Robinson <sup>1</sup> »*

On peut être isolé ou éprouver un sentiment de solitude à tout âge, puisque, comme l'écrit Emmanuel Lévinas : « La solitude est une catégorie de l'être. » Par ailleurs qui dit vieillesse ne dit pas forcément solitude, mais, même pour qui ne la connaît pas, à cet âge, elle est un horizon redouté. Ainsi Françoise Giroud, fatiguée par trop de sollicitations, écrit : « Quand personne ne s'occupera plus de moi, c'est un autre genre de fatigue qui s'insinuera dans mes vieux os, incoercible celle-là » (1994, p. 211). Pour ceux qui disent l'éprouver et qui en parlent, quelles sont les différences notées avec la solitude aux autres âges ?

Parce que le texte suppose une pensée plus élaborée que la parole spontanée, nous n'avons retenu ici que des écrits contemporains autobiographiques d'écrivains et d'auteurs âgés. L'approfondissement que permet l'écriture, la rigueur et la cohérence qu'elle nécessite, obligent à mettre en forme un vécu par bien des aspects insaisissables. C'est un construit qui, refusant l'imprécis, invite à la résolution.

---

*Bernadette Puijalon, maître de conférence, université Paris XII.*

1. François Mauriac, 1965, p. 32.

Bernadette Puijalon

*Paroles de solitude.*  
*« Un vieil homme*  
*est toujours Robinson <sup>1</sup> »*

On peut être isolé ou éprouver un sentiment de solitude à tout âge, puisque, comme l'écrit Emmanuel Lévinas : « La solitude est une catégorie de l'être. » Par ailleurs qui dit vieillesse ne dit pas forcément solitude, mais, même pour qui ne la connaît pas, à cet âge, elle est un horizon redouté. Ainsi Françoise Giroud, fatiguée par trop de sollicitations, écrit : « Quand personne ne s'occupera plus de moi, c'est un autre genre de fatigue qui s'insinuera dans mes vieux os, incoercible celle-là » (1994, p. 211). Pour ceux qui disent l'éprouver et qui en parlent, quelles sont les différences notées avec la solitude aux autres âges ?

Parce que le texte suppose une pensée plus élaborée que la parole spontanée, nous n'avons retenu ici que des écrits contemporains autobiographiques d'écrivains et d'auteurs âgés. L'approfondissement que permet l'écriture, la rigueur et la cohérence qu'elle nécessite, obligent à mettre en forme un vécu par bien des aspects insaisissables. C'est un construit qui, refusant l'imprécis, invite à la résolution.

---

*Bernadette Puijalon, maître de conférence, université Paris XII.*

1. François Mauriac, 1965, p. 32.

Bernadette Puijalon

*Paroles de solitude.*  
*« Un vieil homme*  
*est toujours Robinson <sup>1</sup> »*

On peut être isolé ou éprouver un sentiment de solitude à tout âge, puisque, comme l'écrit Emmanuel Lévinas : « La solitude est une catégorie de l'être. » Par ailleurs qui dit vieillesse ne dit pas forcément solitude, mais, même pour qui ne la connaît pas, à cet âge, elle est un horizon redouté. Ainsi Françoise Giroud, fatiguée par trop de sollicitations, écrit : « Quand personne ne s'occupera plus de moi, c'est un autre genre de fatigue qui s'insinuera dans mes vieux os, incoercible celle-là » (1994, p. 211). Pour ceux qui disent l'éprouver et qui en parlent, quelles sont les différences notées avec la solitude aux autres âges ?

Parce que le texte suppose une pensée plus élaborée que la parole spontanée, nous n'avons retenu ici que des écrits contemporains autobiographiques d'écrivains et d'auteurs âgés. L'approfondissement que permet l'écriture, la rigueur et la cohérence qu'elle nécessite, obligent à mettre en forme un vécu par bien des aspects insaisissables. C'est un construit qui, refusant l'imprécis, invite à la résolution.

---

*Bernadette Puijalon, maître de conférence, université Paris XII.*

1. François Mauriac, 1965, p. 32.



Bernadette Puijalon

*Paroles de solitude.*  
*« Un vieil homme*  
*est toujours Robinson <sup>1</sup> »*

On peut être isolé ou éprouver un sentiment de solitude à tout âge, puisque, comme l'écrit Emmanuel Lévinas : « La solitude est une catégorie de l'être. » Par ailleurs qui dit vieillesse ne dit pas forcément solitude, mais, même pour qui ne la connaît pas, à cet âge, elle est un horizon redouté. Ainsi Françoise Giroud, fatiguée par trop de sollicitations, écrit : « Quand personne ne s'occupera plus de moi, c'est un autre genre de fatigue qui s'insinuera dans mes vieux os, incoercible celle-là » (1994, p. 211). Pour ceux qui disent l'éprouver et qui en parlent, quelles sont les différences notées avec la solitude aux autres âges ?

Parce que le texte suppose une pensée plus élaborée que la parole spontanée, nous n'avons retenu ici que des écrits contemporains autobiographiques d'écrivains et d'auteurs âgés. L'approfondissement que permet l'écriture, la rigueur et la cohérence qu'elle nécessite, obligent à mettre en forme un vécu par bien des aspects insaisissables. C'est un construit qui, refusant l'imprécis, invite à la résolution.

---

*Bernadette Puijalon, maître de conférence, université Paris XII.*

1. François Mauriac, 1965, p. 32.

Le mode retenu a bien sûr une importance : la réflexion sur le vieillir n'est pas la même dans un journal intime, un livre de souvenirs, des mémoires, une correspondance, etc. En ce qui concerne la solitude, c'est dans le journal intime, les carnets et les chroniques qu'elle est logiquement le plus fréquemment abordée. Elle n'est quasiment jamais présente dans les mémoires. La chronique quotidienne du journal, qui relate les événements du plus important au plus insignifiant, se prête bien à une réflexion sur la solitude. Bien que dans une vie, tout ne soit pas transparent, qu'il n'y ait jamais une totale adéquation entre le vécu et l'écrit, le journal présente l'intérêt de saisir les faits, les impressions, les sentiments au plus près.

### La solitude et la mort des proches et des pairs d'âge

Henry Thomas s'exprime ainsi : « Il y a encore dix ans, et bien avant, je voyais cinq ou six personnes chaque soir, chez quelqu'un, dans un café, par rendez-vous ou par hasard, et je pouvais dire alors, et *leur* dire, que quelques années plus tôt, à l'époque de mes "études", durant ma longue jeunesse, j'avais été très seul, sans conversation, sans lettres, abattu ou exalté par un livre, par une heure du ciel sur la campagne vide. Et maintenant je serais seul comme alors, n'était que je porte les autres, invisibles ou non, mes autres, les séquelles des années peuplées » (1989, p. 67). Quand on sait que le mot séquelle renvoie, au sens figuré, à un contrecoup inévitable, le plus souvent pathologique, on mesure la force du propos d'Henry Thomas.

« Oui », renchérit Marc Bernard (1984, p. 109), « la solitude est un monde singulier ; jadis il nous arrivait de la choisir comme on fait une halte après avoir trop pressé le pas, et soudain elle nous est imposée, nous met en quarantaine. Nous n'avons plus que nous-même, qui nous intéresse à peine ». « Nous n'avons plus que nous-même... » L'absence des autres, même si on les porte et qu'ils pèsent le poids de lourds fantômes, voilà une des premières spécificités de la solitude dans le grand âge, une solitude habitée de présences enfuies.

Pour parler de ce lien entre la solitude et la mort des proches et des pairs d'âge, Henry Thomas (1989, p. 56) utilise la métaphore du bûcheron, si fréquente en littérature : « Comme un coin qui entre dans un bloc, peu à peu, sous les coups d'un puissant marteau invisible. Il n'est bruit, à la fin, que de séparations irrémédiables. » Marc Bernard préfère la métaphore de la bataille qui décime les rangs : « Les fins de vie ressemblent à

Le mode retenu a bien sûr une importance : la réflexion sur le vieillir n'est pas la même dans un journal intime, un livre de souvenirs, des mémoires, une correspondance, etc. En ce qui concerne la solitude, c'est dans le journal intime, les carnets et les chroniques qu'elle est logiquement le plus fréquemment abordée. Elle n'est quasiment jamais présente dans les mémoires. La chronique quotidienne du journal, qui relate les événements du plus important au plus insignifiant, se prête bien à une réflexion sur la solitude. Bien que dans une vie, tout ne soit pas transparent, qu'il n'y ait jamais une totale adéquation entre le vécu et l'écrit, le journal présente l'intérêt de saisir les faits, les impressions, les sentiments au plus près.

### La solitude et la mort des proches et des pairs d'âge

Henry Thomas s'exprime ainsi : « Il y a encore dix ans, et bien avant, je voyais cinq ou six personnes chaque soir, chez quelqu'un, dans un café, par rendez-vous ou par hasard, et je pouvais dire alors, et *leur* dire, que quelques années plus tôt, à l'époque de mes "études", durant ma longue jeunesse, j'avais été très seul, sans conversation, sans lettres, abattu ou exalté par un livre, par une heure du ciel sur la campagne vide. Et maintenant je serais seul comme alors, n'était que je porte les autres, invisibles ou non, mes autres, les séquelles des années peuplées » (1989, p. 67). Quand on sait que le mot séquelle renvoie, au sens figuré, à un contrecoup inévitable, le plus souvent pathologique, on mesure la force du propos d'Henry Thomas.

« Oui », renchérit Marc Bernard (1984, p. 109), « la solitude est un monde singulier ; jadis il nous arrivait de la choisir comme on fait une halte après avoir trop pressé le pas, et soudain elle nous est imposée, nous met en quarantaine. Nous n'avons plus que nous-même, qui nous intéresse à peine ». « Nous n'avons plus que nous-même... » L'absence des autres, même si on les porte et qu'ils pèsent le poids de lourds fantômes, voilà une des premières spécificités de la solitude dans le grand âge, une solitude habitée de présences enfuies.

Pour parler de ce lien entre la solitude et la mort des proches et des pairs d'âge, Henry Thomas (1989, p. 56) utilise la métaphore du bûcheron, si fréquente en littérature : « Comme un coin qui entre dans un bloc, peu à peu, sous les coups d'un puissant marteau invisible. Il n'est bruit, à la fin, que de séparations irrémédiables. » Marc Bernard préfère la métaphore de la bataille qui décime les rangs : « Les fins de vie ressemblent à

Le mode retenu a bien sûr une importance : la réflexion sur le vieillir n'est pas la même dans un journal intime, un livre de souvenirs, des mémoires, une correspondance, etc. En ce qui concerne la solitude, c'est dans le journal intime, les carnets et les chroniques qu'elle est logiquement le plus fréquemment abordée. Elle n'est quasiment jamais présente dans les mémoires. La chronique quotidienne du journal, qui relate les événements du plus important au plus insignifiant, se prête bien à une réflexion sur la solitude. Bien que dans une vie, tout ne soit pas transparent, qu'il n'y ait jamais une totale adéquation entre le vécu et l'écrit, le journal présente l'intérêt de saisir les faits, les impressions, les sentiments au plus près.

### La solitude et la mort des proches et des pairs d'âge

Henry Thomas s'exprime ainsi : « Il y a encore dix ans, et bien avant, je voyais cinq ou six personnes chaque soir, chez quelqu'un, dans un café, par rendez-vous ou par hasard, et je pouvais dire alors, et *leur* dire, que quelques années plus tôt, à l'époque de mes "études", durant ma longue jeunesse, j'avais été très seul, sans conversation, sans lettres, abattu ou exalté par un livre, par une heure du ciel sur la campagne vide. Et maintenant je serais seul comme alors, n'était que je porte les autres, invisibles ou non, mes autres, les séquelles des années peuplées » (1989, p. 67). Quand on sait que le mot séquelle renvoie, au sens figuré, à un contrecoup inévitable, le plus souvent pathologique, on mesure la force du propos d'Henry Thomas.

« Oui », renchérit Marc Bernard (1984, p. 109), « la solitude est un monde singulier ; jadis il nous arrivait de la choisir comme on fait une halte après avoir trop pressé le pas, et soudain elle nous est imposée, nous met en quarantaine. Nous n'avons plus que nous-même, qui nous intéresse à peine ». « Nous n'avons plus que nous-même... » L'absence des autres, même si on les porte et qu'ils pèsent le poids de lourds fantômes, voilà une des premières spécificités de la solitude dans le grand âge, une solitude habitée de présences enfuies.

Pour parler de ce lien entre la solitude et la mort des proches et des pairs d'âge, Henry Thomas (1989, p. 56) utilise la métaphore du bûcheron, si fréquente en littérature : « Comme un coin qui entre dans un bloc, peu à peu, sous les coups d'un puissant marteau invisible. Il n'est bruit, à la fin, que de séparations irrémédiables. » Marc Bernard préfère la métaphore de la bataille qui décime les rangs : « Les fins de vie ressemblent à

Le mode retenu a bien sûr une importance : la réflexion sur le vieillir n'est pas la même dans un journal intime, un livre de souvenirs, des mémoires, une correspondance, etc. En ce qui concerne la solitude, c'est dans le journal intime, les carnets et les chroniques qu'elle est logiquement le plus fréquemment abordée. Elle n'est quasiment jamais présente dans les mémoires. La chronique quotidienne du journal, qui relate les événements du plus important au plus insignifiant, se prête bien à une réflexion sur la solitude. Bien que dans une vie, tout ne soit pas transparent, qu'il n'y ait jamais une totale adéquation entre le vécu et l'écrit, le journal présente l'intérêt de saisir les faits, les impressions, les sentiments au plus près.

### La solitude et la mort des proches et des pairs d'âge

Henry Thomas s'exprime ainsi : « Il y a encore dix ans, et bien avant, je voyais cinq ou six personnes chaque soir, chez quelqu'un, dans un café, par rendez-vous ou par hasard, et je pouvais dire alors, et *leur* dire, que quelques années plus tôt, à l'époque de mes "études", durant ma longue jeunesse, j'avais été très seul, sans conversation, sans lettres, abattu ou exalté par un livre, par une heure du ciel sur la campagne vide. Et maintenant je serais seul comme alors, n'était que je porte les autres, invisibles ou non, mes autres, les séquelles des années peuplées » (1989, p. 67). Quand on sait que le mot séquelle renvoie, au sens figuré, à un contrecoup inévitable, le plus souvent pathologique, on mesure la force du propos d'Henry Thomas.

« Oui », renchérit Marc Bernard (1984, p. 109), « la solitude est un monde singulier ; jadis il nous arrivait de la choisir comme on fait une halte après avoir trop pressé le pas, et soudain elle nous est imposée, nous met en quarantaine. Nous n'avons plus que nous-même, qui nous intéresse à peine ». « Nous n'avons plus que nous-même... » L'absence des autres, même si on les porte et qu'ils pèsent le poids de lourds fantômes, voilà une des premières spécificités de la solitude dans le grand âge, une solitude habitée de présences enfuies.

Pour parler de ce lien entre la solitude et la mort des proches et des pairs d'âge, Henry Thomas (1989, p. 56) utilise la métaphore du bûcheron, si fréquente en littérature : « Comme un coin qui entre dans un bloc, peu à peu, sous les coups d'un puissant marteau invisible. Il n'est bruit, à la fin, que de séparations irrémédiables. » Marc Bernard préfère la métaphore de la bataille qui décime les rangs : « Les fins de vie ressemblent à

Le mode retenu a bien sûr une importance : la réflexion sur le vieillir n'est pas la même dans un journal intime, un livre de souvenirs, des mémoires, une correspondance, etc. En ce qui concerne la solitude, c'est dans le journal intime, les carnets et les chroniques qu'elle est logiquement le plus fréquemment abordée. Elle n'est quasiment jamais présente dans les mémoires. La chronique quotidienne du journal, qui relate les événements du plus important au plus insignifiant, se prête bien à une réflexion sur la solitude. Bien que dans une vie, tout ne soit pas transparent, qu'il n'y ait jamais une totale adéquation entre le vécu et l'écrit, le journal présente l'intérêt de saisir les faits, les impressions, les sentiments au plus près.

### La solitude et la mort des proches et des pairs d'âge

Henry Thomas s'exprime ainsi : « Il y a encore dix ans, et bien avant, je voyais cinq ou six personnes chaque soir, chez quelqu'un, dans un café, par rendez-vous ou par hasard, et je pouvais dire alors, et *leur* dire, que quelques années plus tôt, à l'époque de mes "études", durant ma longue jeunesse, j'avais été très seul, sans conversation, sans lettres, abattu ou exalté par un livre, par une heure du ciel sur la campagne vide. Et maintenant je serais seul comme alors, n'était que je porte les autres, invisibles ou non, mes autres, les séquelles des années peuplées » (1989, p. 67). Quand on sait que le mot séquelle renvoie, au sens figuré, à un contrecoup inévitable, le plus souvent pathologique, on mesure la force du propos d'Henry Thomas.

« Oui », renchérit Marc Bernard (1984, p. 109), « la solitude est un monde singulier ; jadis il nous arrivait de la choisir comme on fait une halte après avoir trop pressé le pas, et soudain elle nous est imposée, nous met en quarantaine. Nous n'avons plus que nous-même, qui nous intéresse à peine ». « Nous n'avons plus que nous-même... » L'absence des autres, même si on les porte et qu'ils pèsent le poids de lourds fantômes, voilà une des premières spécificités de la solitude dans le grand âge, une solitude habitée de présences enfuies.

Pour parler de ce lien entre la solitude et la mort des proches et des pairs d'âge, Henry Thomas (1989, p. 56) utilise la métaphore du bûcheron, si fréquente en littérature : « Comme un coin qui entre dans un bloc, peu à peu, sous les coups d'un puissant marteau invisible. Il n'est bruit, à la fin, que de séparations irrémédiables. » Marc Bernard préfère la métaphore de la bataille qui décime les rangs : « Les fins de vie ressemblent à

des batailles. Vous êtes du dernier carré, les autres sont tombés foudroyés ou languissants, traînant les pieds. J'ai vu la plupart d'entre eux soutenir le combat et peut-être les ai-je plus approchés que quiconque. Chacun d'eux était une part de moi quels que fussent les différends qui nous avaient parfois affrontés. » Il poursuit : « Me voici seul ou presque dans un combat d'où personne n'a échappé » (Bernard, 1984, p. 94). D'autres, tel Jean Brasier, choisissent l'humour : « Des cheveux et des amis, note-t-il, il ne m'en reste plus guère » (1990, p. 7).

Alors ce dépeuplement vous expulse : « Il n'y a plus personne de ma génération. Sous un certain aspect, je n'appartiens plus à ce monde », explique Hans Gadamer à un journaliste (*Libération*, 15 mars 2000, p. 35) car, comme le dit Gilbert Cesbron (1980, p. 175), « le plus tendre de notre expérience ne se communique qu'horizontalement, et jamais verticalement ».

Les amis de toujours s'en vont et ce n'est plus le temps de s'en faire de nouveaux. À la question « As-tu beaucoup d'amis ? » Alice Sapritch répond (1977, p. 129) : « Non, très peu, pour la bonne raison que je n'ai plus l'âge de nouvelles amitiés [...]. C'est pourquoi j'ai beaucoup de connaissances, mais d'amis non. » Pourquoi cette limite à l'amitié ? À cause notamment de la saturation, explique Gilbert Cesbron : « Un jour, il vous semble que vous avez fait votre plein de visages et de caractères ; vous vous avisez du retour constant des mêmes événements, de quelque oripeau qu'ils s'affublent ; vous pressentez qu'il n'y a plus rien à apprendre, quant à l'essentiel, des doctrines nouvelles et que, pareils à l'homme qui jeûne, il va vous falloir vivre sur vos réserves. Est-ce la sagesse ? Est-ce la vieillesse ? » (Cesbron, 1980, p. 170).

Qu'en est-il de l'amour ? Alice Sapritch dit être entrée dans la vieillesse ce jour où il y a eu un déclic dans sa tête, une petite phrase qui lui revient sans cesse : « Plus jamais quelqu'un ne me dira je t'aime » (1977, p. 17). Elle poursuit : « A-t-on seulement remarqué que mon briquet ne me quitte jamais ? Je suis une femme solitaire, je dois m'allumer toute seule » (1977, p. 201). Ou encore : « Soyons lucides, la passion ne se rencontre que dans la jeunesse. À de rares exceptions près, la vieillesse la raréfie ou en émousse la fougue et la pétulance » (1977, p. 140). Une de ces exceptions nous est donnée avec Colette Aubry qui, à 80 ans passés, entame une correspondance amicale avec un jeune homme : « Il y a quelque chose de si irrémédiable dans l'affaiblissement de la vieillesse que c'est un bonheur imprévu de découvrir qu'on n'est pas plongé dans un malheur global, que

des batailles. Vous êtes du dernier carré, les autres sont tombés foudroyés ou languissants, traînant les pieds. J'ai vu la plupart d'entre eux soutenir le combat et peut-être les ai-je plus approchés que quiconque. Chacun d'eux était une part de moi quels que fussent les différends qui nous avaient parfois affrontés. » Il poursuit : « Me voici seul ou presque dans un combat d'où personne n'a échappé » (Bernard, 1984, p. 94). D'autres, tel Jean Brasier, choisissent l'humour : « Des cheveux et des amis, note-t-il, il ne m'en reste plus guère » (1990, p. 7).

Alors ce dépeuplement vous expulse : « Il n'y a plus personne de ma génération. Sous un certain aspect, je n'appartiens plus à ce monde », explique Hans Gadamer à un journaliste (*Libération*, 15 mars 2000, p. 35) car, comme le dit Gilbert Cesbron (1980, p. 175), « le plus tendre de notre expérience ne se communique qu'horizontalement, et jamais verticalement ».

Les amis de toujours s'en vont et ce n'est plus le temps de s'en faire de nouveaux. À la question « As-tu beaucoup d'amis ? » Alice Sapritch répond (1977, p. 129) : « Non, très peu, pour la bonne raison que je n'ai plus l'âge de nouvelles amitiés [...]. C'est pourquoi j'ai beaucoup de connaissances, mais d'amis non. » Pourquoi cette limite à l'amitié ? À cause notamment de la saturation, explique Gilbert Cesbron : « Un jour, il vous semble que vous avez fait votre plein de visages et de caractères ; vous vous avisez du retour constant des mêmes événements, de quelque oripeau qu'ils s'affublent ; vous pressentez qu'il n'y a plus rien à apprendre, quant à l'essentiel, des doctrines nouvelles et que, pareils à l'homme qui jeûne, il va vous falloir vivre sur vos réserves. Est-ce la sagesse ? Est-ce la vieillesse ? » (Cesbron, 1980, p. 170).

Qu'en est-il de l'amour ? Alice Sapritch dit être entrée dans la vieillesse ce jour où il y a eu un déclic dans sa tête, une petite phrase qui lui revient sans cesse : « Plus jamais quelqu'un ne me dira je t'aime » (1977, p. 17). Elle poursuit : « A-t-on seulement remarqué que mon briquet ne me quitte jamais ? Je suis une femme solitaire, je dois m'allumer toute seule » (1977, p. 201). Ou encore : « Soyons lucides, la passion ne se rencontre que dans la jeunesse. À de rares exceptions près, la vieillesse la raréfie ou en émousse la fougue et la pétulance » (1977, p. 140). Une de ces exceptions nous est donnée avec Colette Aubry qui, à 80 ans passés, entame une correspondance amicale avec un jeune homme : « Il y a quelque chose de si irrémédiable dans l'affaiblissement de la vieillesse que c'est un bonheur imprévu de découvrir qu'on n'est pas plongé dans un malheur global, que



des batailles. Vous êtes du dernier carré, les autres sont tombés foudroyés ou languissants, traînant les pieds. J'ai vu la plupart d'entre eux soutenir le combat et peut-être les ai-je plus approchés que quiconque. Chacun d'eux était une part de moi quels que fussent les différends qui nous avaient parfois affrontés. » Il poursuit : « Me voici seul ou presque dans un combat d'où personne n'a échappé » (Bernard, 1984, p. 94). D'autres, tel Jean Brasier, choisissent l'humour : « Des cheveux et des amis, note-t-il, il ne m'en reste plus guère » (1990, p. 7).

Alors ce dépeuplement vous expulse : « Il n'y a plus personne de ma génération. Sous un certain aspect, je n'appartiens plus à ce monde », explique Hans Gadamer à un journaliste (*Libération*, 15 mars 2000, p. 35) car, comme le dit Gilbert Cesbron (1980, p. 175), « le plus tendre de notre expérience ne se communique qu'horizontalement, et jamais verticalement ».

Les amis de toujours s'en vont et ce n'est plus le temps de s'en faire de nouveaux. À la question « As-tu beaucoup d'amis ? » Alice Sapritch répond (1977, p. 129) : « Non, très peu, pour la bonne raison que je n'ai plus l'âge de nouvelles amitiés [...]. C'est pourquoi j'ai beaucoup de connaissances, mais d'amis non. » Pourquoi cette limite à l'amitié ? À cause notamment de la saturation, explique Gilbert Cesbron : « Un jour, il vous semble que vous avez fait votre plein de visages et de caractères ; vous vous avisez du retour constant des mêmes événements, de quelque oripeau qu'ils s'affublent ; vous pressentez qu'il n'y a plus rien à apprendre, quant à l'essentiel, des doctrines nouvelles et que, pareils à l'homme qui jeûne, il va vous falloir vivre sur vos réserves. Est-ce la sagesse ? Est-ce la vieillesse ? » (Cesbron, 1980, p. 170).

Qu'en est-il de l'amour ? Alice Sapritch dit être entrée dans la vieillesse ce jour où il y a eu un déclic dans sa tête, une petite phrase qui lui revient sans cesse : « Plus jamais quelqu'un ne me dira je t'aime » (1977, p. 17). Elle poursuit : « A-t-on seulement remarqué que mon briquet ne me quitte jamais ? Je suis une femme solitaire, je dois m'allumer toute seule » (1977, p. 201). Ou encore : « Soyons lucides, la passion ne se rencontre que dans la jeunesse. À de rares exceptions près, la vieillesse la raréfie ou en émousse la fougue et la pétulance » (1977, p. 140). Une de ces exceptions nous est donnée avec Colette Aubry qui, à 80 ans passés, entame une correspondance amicale avec un jeune homme : « Il y a quelque chose de si irrémédiable dans l'affaiblissement de la vieillesse que c'est un bonheur imprévu de découvrir qu'on n'est pas plongé dans un malheur global, que

des batailles. Vous êtes du dernier carré, les autres sont tombés foudroyés ou languissants, traînant les pieds. J'ai vu la plupart d'entre eux soutenir le combat et peut-être les ai-je plus approchés que quiconque. Chacun d'eux était une part de moi quels que fussent les différends qui nous avaient parfois affrontés. » Il poursuit : « Me voici seul ou presque dans un combat d'où personne n'a échappé » (Bernard, 1984, p. 94). D'autres, tel Jean Brasier, choisissent l'humour : « Des cheveux et des amis, note-t-il, il ne m'en reste plus guère » (1990, p. 7).

Alors ce dépeuplement vous expulse : « Il n'y a plus personne de ma génération. Sous un certain aspect, je n'appartiens plus à ce monde », explique Hans Gadamer à un journaliste (*Libération*, 15 mars 2000, p. 35) car, comme le dit Gilbert Cesbron (1980, p. 175), « le plus tendre de notre expérience ne se communique qu'horizontalement, et jamais verticalement ».

Les amis de toujours s'en vont et ce n'est plus le temps de s'en faire de nouveaux. À la question « As-tu beaucoup d'amis ? » Alice Sapritch répond (1977, p. 129) : « Non, très peu, pour la bonne raison que je n'ai plus l'âge de nouvelles amitiés [...]. C'est pourquoi j'ai beaucoup de connaissances, mais d'amis non. » Pourquoi cette limite à l'amitié ? À cause notamment de la saturation, explique Gilbert Cesbron : « Un jour, il vous semble que vous avez fait votre plein de visages et de caractères ; vous vous avisez du retour constant des mêmes événements, de quelque oripeau qu'ils s'affublent ; vous pressentez qu'il n'y a plus rien à apprendre, quant à l'essentiel, des doctrines nouvelles et que, pareils à l'homme qui jeûne, il va vous falloir vivre sur vos réserves. Est-ce la sagesse ? Est-ce la vieillesse ? » (Cesbron, 1980, p. 170).

Qu'en est-il de l'amour ? Alice Sapritch dit être entrée dans la vieillesse ce jour où il y a eu un déclic dans sa tête, une petite phrase qui lui revient sans cesse : « Plus jamais quelqu'un ne me dira je t'aime » (1977, p. 17). Elle poursuit : « A-t-on seulement remarqué que mon briquet ne me quitte jamais ? Je suis une femme solitaire, je dois m'allumer toute seule » (1977, p. 201). Ou encore : « Soyons lucides, la passion ne se rencontre que dans la jeunesse. À de rares exceptions près, la vieillesse la raréfie ou en émousse la fougue et la pétulance » (1977, p. 140). Une de ces exceptions nous est donnée avec Colette Aubry qui, à 80 ans passés, entame une correspondance amicale avec un jeune homme : « Il y a quelque chose de si irrémédiable dans l'affaiblissement de la vieillesse que c'est un bonheur imprévu de découvrir qu'on n'est pas plongé dans un malheur global, que

des batailles. Vous êtes du dernier carré, les autres sont tombés foudroyés ou languissants, traînant les pieds. J'ai vu la plupart d'entre eux soutenir le combat et peut-être les ai-je plus approchés que quiconque. Chacun d'eux était une part de moi quels que fussent les différends qui nous avaient parfois affrontés. » Il poursuit : « Me voici seul ou presque dans un combat d'où personne n'a échappé » (Bernard, 1984, p. 94). D'autres, tel Jean Brasier, choisissent l'humour : « Des cheveux et des amis, note-t-il, il ne m'en reste plus guère » (1990, p. 7).

Alors ce dépeuplement vous expulse : « Il n'y a plus personne de ma génération. Sous un certain aspect, je n'appartiens plus à ce monde », explique Hans Gadamer à un journaliste (*Libération*, 15 mars 2000, p. 35) car, comme le dit Gilbert Cesbron (1980, p. 175), « le plus tendre de notre expérience ne se communique qu'horizontalement, et jamais verticalement ».

Les amis de toujours s'en vont et ce n'est plus le temps de s'en faire de nouveaux. À la question « As-tu beaucoup d'amis ? » Alice Sapritch répond (1977, p. 129) : « Non, très peu, pour la bonne raison que je n'ai plus l'âge de nouvelles amitiés [...]. C'est pourquoi j'ai beaucoup de connaissances, mais d'amis non. » Pourquoi cette limite à l'amitié ? À cause notamment de la saturation, explique Gilbert Cesbron : « Un jour, il vous semble que vous avez fait votre plein de visages et de caractères ; vous vous avisez du retour constant des mêmes événements, de quelque oripeau qu'ils s'affublent ; vous pressentez qu'il n'y a plus rien à apprendre, quant à l'essentiel, des doctrines nouvelles et que, pareils à l'homme qui jeûne, il va vous falloir vivre sur vos réserves. Est-ce la sagesse ? Est-ce la vieillesse ? » (Cesbron, 1980, p. 170).

Qu'en est-il de l'amour ? Alice Sapritch dit être entrée dans la vieillesse ce jour où il y a eu un déclic dans sa tête, une petite phrase qui lui revient sans cesse : « Plus jamais quelqu'un ne me dira je t'aime » (1977, p. 17). Elle poursuit : « A-t-on seulement remarqué que mon briquet ne me quitte jamais ? Je suis une femme solitaire, je dois m'allumer toute seule » (1977, p. 201). Ou encore : « Soyons lucides, la passion ne se rencontre que dans la jeunesse. À de rares exceptions près, la vieillesse la raréfie ou en émousse la fougue et la pétulance » (1977, p. 140). Une de ces exceptions nous est donnée avec Colette Aubry qui, à 80 ans passés, entame une correspondance amicale avec un jeune homme : « Il y a quelque chose de si irrémédiable dans l'affaiblissement de la vieillesse que c'est un bonheur imprévu de découvrir qu'on n'est pas plongé dans un malheur global, que

des choses neuves peuvent arriver, que des commencements peuvent encore avoir lieu. Votre entrée dans ma vie aura marqué pour moi l'année, alors que les sept ou huit précédentes avaient été, au contraire, marquées par rien » (Aubry, 1993, p.20). Cette réflexion sur l'amour serait-elle une perception seulement féminine ? Non, puisque Marc Bernard note (1979, p. 78) : « Plus personne à aimer et de qui être aimé, alors qu'il me semble n'être venu au monde que pour cela. » Pour lui, « avec le recul, je comprends que hors l'amour entre un homme et une femme, il n'y a que le désert ». Parlant de la sexualité, il s'interroge : « Une fille de vingt ans dans mes bras, cette pensée m'est insoutenable ; j'aurais honte de moi. L'heure du plaisir passée, comment oserais-je la regarder ? Me faire pardonner ? [...] Heureusement, le calme revient vite [...]. Je réintègre mon âge et m'y sens de nouveau à l'aise. Une fois de plus me voici en accord avec la loi, et ne formulant qu'un vœu : que la fin soit foudroyante, que les armes me tombent soudainement des mains ainsi qu'à un vaillant soldat frappé au cœur » (Bernard, 1979, p. 159).

## Le vieux, une compagnie qui déplaît

Au-delà de ces relations privilégiées qu'offrent l'amitié et l'amour, Marcel Jouhandeau note (p. 65) : « Il me faut m'habituer à une solitude complète. Très peu de gens, même ceux qui les aiment, se plaisent avec les vieillards. » Le vieux, une compagnie qui déplaît. Jouhandeau encore se plaint qu'à certains repas auxquels il assiste, personne ne lui adresse plus la parole, comme s'il était sourd. Il ne peut que se taire. Gilbert Cesbron aussi dit se taire, mais pour une autre raison : « Certains vieillards deviennent taciturnes, pareils à ces enfants boudeurs qui refusent de s'expliquer et attendent de pouvoir se jeter dans les bras de leur mère. Leur mère à eux, c'est la mort ; et leur silence, comme celui des enfants, prouve seulement qu'ils ont touché le fond du désespoir et de la solitude » (Cesbron, 1980, p. 166). Jean Ferniot explique que, lorsqu'il n'arrive pas à se taire, il redoute ses propres réactions : « La misanthropie me guette, et l'esprit de dénigrement. Je grince volontiers, je deviens, emporté par la discussion, péremptoire, violent. Quand je m'en rends compte, je bats en retraite [...]. Me voici un homme qui se surveille et s'emploie à ne pas tolérer que la mauvaise part de lui-même domine l'autre » (Ferniot, 1991, p. 411). Se taire parce qu'on n'est plus écouté, devenir taciturne, battre

des choses neuves peuvent arriver, que des commencements peuvent encore avoir lieu. Votre entrée dans ma vie aura marqué pour moi l'année, alors que les sept ou huit précédentes avaient été, au contraire, marquées par rien » (Aubry, 1993, p.20). Cette réflexion sur l'amour serait-elle une perception seulement féminine ? Non, puisque Marc Bernard note (1979, p. 78) : « Plus personne à aimer et de qui être aimé, alors qu'il me semble n'être venu au monde que pour cela. » Pour lui, « avec le recul, je comprends que hors l'amour entre un homme et une femme, il n'y a que le désert ». Parlant de la sexualité, il s'interroge : « Une fille de vingt ans dans mes bras, cette pensée m'est insoutenable ; j'aurais honte de moi. L'heure du plaisir passée, comment oserais-je la regarder ? Me faire pardonner ? [...] Heureusement, le calme revient vite [...]. Je réintègre mon âge et m'y sens de nouveau à l'aise. Une fois de plus me voici en accord avec la loi, et ne formulant qu'un vœu : que la fin soit foudroyante, que les armes me tombent soudainement des mains ainsi qu'à un vaillant soldat frappé au cœur » (Bernard, 1979, p. 159).

## Le vieux, une compagnie qui déplaît

Au-delà de ces relations privilégiées qu'offrent l'amitié et l'amour, Marcel Jouhandeau note (p. 65) : « Il me faut m'habituer à une solitude complète. Très peu de gens, même ceux qui les aiment, se plaisent avec les vieillards. » Le vieux, une compagnie qui déplaît. Jouhandeau encore se plaint qu'à certains repas auxquels il assiste, personne ne lui adresse plus la parole, comme s'il était sourd. Il ne peut que se taire. Gilbert Cesbron aussi dit se taire, mais pour une autre raison : « Certains vieillards deviennent taciturnes, pareils à ces enfants boudeurs qui refusent de s'expliquer et attendent de pouvoir se jeter dans les bras de leur mère. Leur mère à eux, c'est la mort ; et leur silence, comme celui des enfants, prouve seulement qu'ils ont touché le fond du désespoir et de la solitude » (Cesbron, 1980, p. 166). Jean Ferniot explique que, lorsqu'il n'arrive pas à se taire, il redoute ses propres réactions : « La misanthropie me guette, et l'esprit de dénigrement. Je grince volontiers, je deviens, emporté par la discussion, péremptoire, violent. Quand je m'en rends compte, je bats en retraite [...]. Me voici un homme qui se surveille et s'emploie à ne pas tolérer que la mauvaise part de lui-même domine l'autre » (Ferniot, 1991, p. 411). Se taire parce qu'on n'est plus écouté, devenir taciturne, battre

des choses neuves peuvent arriver, que des commencements peuvent encore avoir lieu. Votre entrée dans ma vie aura marqué pour moi l'année, alors que les sept ou huit précédentes avaient été, au contraire, marquées par rien » (Aubry, 1993, p.20). Cette réflexion sur l'amour serait-elle une perception seulement féminine ? Non, puisque Marc Bernard note (1979, p. 78) : « Plus personne à aimer et de qui être aimé, alors qu'il me semble n'être venu au monde que pour cela. » Pour lui, « avec le recul, je comprends que hors l'amour entre un homme et une femme, il n'y a que le désert ». Parlant de la sexualité, il s'interroge : « Une fille de vingt ans dans mes bras, cette pensée m'est insoutenable ; j'aurais honte de moi. L'heure du plaisir passée, comment oserais-je la regarder ? Me faire pardonner ? [...] Heureusement, le calme revient vite [...]. Je réintègre mon âge et m'y sens de nouveau à l'aise. Une fois de plus me voici en accord avec la loi, et ne formulant qu'un vœu : que la fin soit foudroyante, que les armes me tombent soudainement des mains ainsi qu'à un vaillant soldat frappé au cœur » (Bernard, 1979, p. 159).

## Le vieux, une compagnie qui déplaît

Au-delà de ces relations privilégiées qu'offrent l'amitié et l'amour, Marcel Jouhandeau note (p. 65) : « Il me faut m'habituer à une solitude complète. Très peu de gens, même ceux qui les aiment, se plaisent avec les vieillards. » Le vieux, une compagnie qui déplaît. Jouhandeau encore se plaint qu'à certains repas auxquels il assiste, personne ne lui adresse plus la parole, comme s'il était sourd. Il ne peut que se taire. Gilbert Cesbron aussi dit se taire, mais pour une autre raison : « Certains vieillards deviennent taciturnes, pareils à ces enfants boudeurs qui refusent de s'expliquer et attendent de pouvoir se jeter dans les bras de leur mère. Leur mère à eux, c'est la mort ; et leur silence, comme celui des enfants, prouve seulement qu'ils ont touché le fond du désespoir et de la solitude » (Cesbron, 1980, p. 166). Jean Ferniot explique que, lorsqu'il n'arrive pas à se taire, il redoute ses propres réactions : « La misanthropie me guette, et l'esprit de dénigrement. Je grince volontiers, je deviens, emporté par la discussion, péremptoire, violent. Quand je m'en rends compte, je bats en retraite [...]. Me voici un homme qui se surveille et s'emploie à ne pas tolérer que la mauvaise part de lui-même domine l'autre » (Ferniot, 1991, p. 411). Se taire parce qu'on n'est plus écouté, devenir taciturne, battre

des choses neuves peuvent arriver, que des commencements peuvent encore avoir lieu. Votre entrée dans ma vie aura marqué pour moi l'année, alors que les sept ou huit précédentes avaient été, au contraire, marquées par rien » (Aubry, 1993, p.20). Cette réflexion sur l'amour serait-elle une perception seulement féminine ? Non, puisque Marc Bernard note (1979, p. 78) : « Plus personne à aimer et de qui être aimé, alors qu'il me semble n'être venu au monde que pour cela. » Pour lui, « avec le recul, je comprends que hors l'amour entre un homme et une femme, il n'y a que le désert ». Parlant de la sexualité, il s'interroge : « Une fille de vingt ans dans mes bras, cette pensée m'est insoutenable ; j'aurais honte de moi. L'heure du plaisir passée, comment oserais-je la regarder ? Me faire pardonner ? [...] Heureusement, le calme revient vite [...]. Je réintègre mon âge et m'y sens de nouveau à l'aise. Une fois de plus me voici en accord avec la loi, et ne formulant qu'un vœu : que la fin soit foudroyante, que les armes me tombent soudainement des mains ainsi qu'à un vaillant soldat frappé au cœur » (Bernard, 1979, p. 159).

## Le vieux, une compagnie qui déplaît

Au-delà de ces relations privilégiées qu'offrent l'amitié et l'amour, Marcel Jouhandeau note (p. 65) : « Il me faut m'habituer à une solitude complète. Très peu de gens, même ceux qui les aiment, se plaisent avec les vieillards. » Le vieux, une compagnie qui déplaît. Jouhandeau encore se plaint qu'à certains repas auxquels il assiste, personne ne lui adresse plus la parole, comme s'il était sourd. Il ne peut que se taire. Gilbert Cesbron aussi dit se taire, mais pour une autre raison : « Certains vieillards deviennent taciturnes, pareils à ces enfants boudeurs qui refusent de s'expliquer et attendent de pouvoir se jeter dans les bras de leur mère. Leur mère à eux, c'est la mort ; et leur silence, comme celui des enfants, prouve seulement qu'ils ont touché le fond du désespoir et de la solitude » (Cesbron, 1980, p. 166). Jean Ferniot explique que, lorsqu'il n'arrive pas à se taire, il redoute ses propres réactions : « La misanthropie me guette, et l'esprit de dénigrement. Je grince volontiers, je deviens, emporté par la discussion, péremptoire, violent. Quand je m'en rends compte, je bats en retraite [...]. Me voici un homme qui se surveille et s'emploie à ne pas tolérer que la mauvaise part de lui-même domine l'autre » (Ferniot, 1991, p. 411). Se taire parce qu'on n'est plus écouté, devenir taciturne, battre

des choses neuves peuvent arriver, que des commencements peuvent encore avoir lieu. Votre entrée dans ma vie aura marqué pour moi l'année, alors que les sept ou huit précédentes avaient été, au contraire, marquées par rien » (Aubry, 1993, p.20). Cette réflexion sur l'amour serait-elle une perception seulement féminine ? Non, puisque Marc Bernard note (1979, p. 78) : « Plus personne à aimer et de qui être aimé, alors qu'il me semble n'être venu au monde que pour cela. » Pour lui, « avec le recul, je comprends que hors l'amour entre un homme et une femme, il n'y a que le désert ». Parlant de la sexualité, il s'interroge : « Une fille de vingt ans dans mes bras, cette pensée m'est insoutenable ; j'aurais honte de moi. L'heure du plaisir passée, comment oserais-je la regarder ? Me faire pardonner ? [...] Heureusement, le calme revient vite [...]. Je réintègre mon âge et m'y sens de nouveau à l'aise. Une fois de plus me voici en accord avec la loi, et ne formulant qu'un vœu : que la fin soit foudroyante, que les armes me tombent soudainement des mains ainsi qu'à un vaillant soldat frappé au cœur » (Bernard, 1979, p. 159).

## Le vieux, une compagnie qui déplaît

Au-delà de ces relations privilégiées qu'offrent l'amitié et l'amour, Marcel Jouhandeau note (p. 65) : « Il me faut m'habituer à une solitude complète. Très peu de gens, même ceux qui les aiment, se plaisent avec les vieillards. » Le vieux, une compagnie qui déplaît. Jouhandeau encore se plaint qu'à certains repas auxquels il assiste, personne ne lui adresse plus la parole, comme s'il était sourd. Il ne peut que se taire. Gilbert Cesbron aussi dit se taire, mais pour une autre raison : « Certains vieillards deviennent taciturnes, pareils à ces enfants boudeurs qui refusent de s'expliquer et attendent de pouvoir se jeter dans les bras de leur mère. Leur mère à eux, c'est la mort ; et leur silence, comme celui des enfants, prouve seulement qu'ils ont touché le fond du désespoir et de la solitude » (Cesbron, 1980, p. 166). Jean Ferniot explique que, lorsqu'il n'arrive pas à se taire, il redoute ses propres réactions : « La misanthropie me guette, et l'esprit de dénigrement. Je grince volontiers, je deviens, emporté par la discussion, péremptoire, violent. Quand je m'en rends compte, je bats en retraite [...]. Me voici un homme qui se surveille et s'emploie à ne pas tolérer que la mauvaise part de lui-même domine l'autre » (Ferniot, 1991, p. 411). Se taire parce qu'on n'est plus écouté, devenir taciturne, battre



en retraite... Gilbert Cesbron dit qu'il faut « savoir se retirer à pas de loup... », mais proteste quelques pages plus loin : « Se terrer et se taire. – Eh bien, non ! » (Cesbron, 1980, p. 174). François Mauriac note qu'un des principaux thèmes de ses conversations est son âge, son grand âge. « Et si quelqu'un me demande : "Pourquoi en parlez-vous toujours ?" Ce n'est pas que je cède à une obsession. En vérité, j'habite une île, je suis assis sur un rocher. Quelle solitude que la vieillesse ! les pensées qui m'y viennent, les inspirations qui m'y visitent. Que pourrais-je faire d'autre ? Un vieil homme est toujours Robinson » (Mauriac, 1965, p. 32). D'ailleurs, si les autres s'intéressent à vous, c'est dans une optique restreinte : « Deux jeunes médecins de Saint-Étienne m'ont interrogé interminablement sur Proust, Cocteau [...]. J'ai dû faire mon métier de survivant », soupire Jean Hugo (1985, p. 424), qui regrette à plusieurs reprises de ne plus avoir de pairs d'âge avec lesquels partager ses souvenirs.

Un contrepoint, là aussi, pour montrer que chaque situation est originale et qu'on ne peut rien figer : Rita Levi Montalcini, prix Nobel de médecine, publie un livre à 90 ans et devient à la mode dans sa vieillesse : « Je suis devenue un personnage public. Je ne l'étais pas. J'ai adoré la solitude. Il ne m'est plus possible de rester seule aujourd'hui, mais j'ai d'autres avantages. Maintenant, lorsque je parle, on m'écoute... » (1999, p. 136). Ce qui veut dire qu'avant de publier ce livre, il n'en était pas forcément ainsi pour Emmanuel Lévinas : « Seul un être arrivé à la crispation de sa solitude par la souffrance et à la relation avec la mort se place sur un terrain où la relation avec autrui devient possible. » Oui, mais dans la vieillesse, autrui vient souvent à manquer.

## Les sens lâchent, le corps trahit

Marcel Jouhandeau évoque, à plusieurs reprises, une autre spécificité de la solitude dans la vieillesse, les sens qui lâchent : « J'écoute sans entendre, je regarde sans voir, je ne palpe que le vide. Les saveurs m'échappent, les parfums me fuient et me voici en proie à une solitude merveilleusement monotone » (1926, p. 42), ou encore « Ma vue et mon ouïe perdent de leur acuité, atteinte grave portée à la personne physique, mais le moral n'y perd rien, sa solitude par là renforcée » (26, p. 163). Aux sens qui lâchent s'ajoute, pour Marc Bernard, la peur des défaillances de la mémoire ou de l'attention : « Égaré dans le

en retraite... Gilbert Cesbron dit qu'il faut « savoir se retirer à pas de loup... », mais proteste quelques pages plus loin : « Se terrer et se taire. – Eh bien, non ! » (Cesbron, 1980, p. 174). François Mauriac note qu'un des principaux thèmes de ses conversations est son âge, son grand âge. « Et si quelqu'un me demande : "Pourquoi en parlez-vous toujours ?" Ce n'est pas que je cède à une obsession. En vérité, j'habite une île, je suis assis sur un rocher. Quelle solitude que la vieillesse ! les pensées qui m'y viennent, les inspirations qui m'y visitent. Que pourrais-je faire d'autre ? Un vieil homme est toujours Robinson » (Mauriac, 1965, p. 32). D'ailleurs, si les autres s'intéressent à vous, c'est dans une optique restreinte : « Deux jeunes médecins de Saint-Étienne m'ont interrogé interminablement sur Proust, Cocteau [...]. J'ai dû faire mon métier de survivant », soupire Jean Hugo (1985, p. 424), qui regrette à plusieurs reprises de ne plus avoir de pairs d'âge avec lesquels partager ses souvenirs.

Un contrepoint, là aussi, pour montrer que chaque situation est originale et qu'on ne peut rien figer : Rita Levi Montalcini, prix Nobel de médecine, publie un livre à 90 ans et devient à la mode dans sa vieillesse : « Je suis devenue un personnage public. Je ne l'étais pas. J'ai adoré la solitude. Il ne m'est plus possible de rester seule aujourd'hui, mais j'ai d'autres avantages. Maintenant, lorsque je parle, on m'écoute... » (1999, p. 136). Ce qui veut dire qu'avant de publier ce livre, il n'en était pas forcément ainsi pour Emmanuel Lévinas : « Seul un être arrivé à la crispation de sa solitude par la souffrance et à la relation avec la mort se place sur un terrain où la relation avec autrui devient possible. » Oui, mais dans la vieillesse, autrui vient souvent à manquer.

## Les sens lâchent, le corps trahit

Marcel Jouhandeau évoque, à plusieurs reprises, une autre spécificité de la solitude dans la vieillesse, les sens qui lâchent : « J'écoute sans entendre, je regarde sans voir, je ne palpe que le vide. Les saveurs m'échappent, les parfums me fuient et me voici en proie à une solitude merveilleusement monotone » (1926, p. 42), ou encore « Ma vue et mon ouïe perdent de leur acuité, atteinte grave portée à la personne physique, mais le moral n'y perd rien, sa solitude par là renforcée » (26, p. 163). Aux sens qui lâchent s'ajoute, pour Marc Bernard, la peur des défaillances de la mémoire ou de l'attention : « Égaré dans le

en retraite... Gilbert Cesbron dit qu'il faut « savoir se retirer à pas de loup... », mais proteste quelques pages plus loin : « Se terrer et se taire. – Eh bien, non ! » (Cesbron, 1980, p. 174). François Mauriac note qu'un des principaux thèmes de ses conversations est son âge, son grand âge. « Et si quelqu'un me demande : "Pourquoi en parlez-vous toujours ?" Ce n'est pas que je cède à une obsession. En vérité, j'habite une île, je suis assis sur un rocher. Quelle solitude que la vieillesse ! les pensées qui m'y viennent, les inspirations qui m'y visitent. Que pourrais-je faire d'autre ? Un vieil homme est toujours Robinson » (Mauriac, 1965, p. 32). D'ailleurs, si les autres s'intéressent à vous, c'est dans une optique restreinte : « Deux jeunes médecins de Saint-Étienne m'ont interrogé interminablement sur Proust, Cocteau [...]. J'ai dû faire mon métier de survivant », soupire Jean Hugo (1985, p. 424), qui regrette à plusieurs reprises de ne plus avoir de pairs d'âge avec lesquels partager ses souvenirs.

Un contrepoint, là aussi, pour montrer que chaque situation est originale et qu'on ne peut rien figer : Rita Levi Montalcini, prix Nobel de médecine, publie un livre à 90 ans et devient à la mode dans sa vieillesse : « Je suis devenue un personnage public. Je ne l'étais pas. J'ai adoré la solitude. Il ne m'est plus possible de rester seule aujourd'hui, mais j'ai d'autres avantages. Maintenant, lorsque je parle, on m'écoute... » (1999, p. 136). Ce qui veut dire qu'avant de publier ce livre, il n'en était pas forcément ainsi pour Emmanuel Lévinas : « Seul un être arrivé à la crispation de sa solitude par la souffrance et à la relation avec la mort se place sur un terrain où la relation avec autrui devient possible. » Oui, mais dans la vieillesse, autrui vient souvent à manquer.

## Les sens lâchent, le corps trahit

Marcel Jouhandeau évoque, à plusieurs reprises, une autre spécificité de la solitude dans la vieillesse, les sens qui lâchent : « J'écoute sans entendre, je regarde sans voir, je ne palpe que le vide. Les saveurs m'échappent, les parfums me fuient et me voici en proie à une solitude merveilleusement monotone » (1926, p. 42), ou encore « Ma vue et mon ouïe perdent de leur acuité, atteinte grave portée à la personne physique, mais le moral n'y perd rien, sa solitude par là renforcée » (26, p. 163). Aux sens qui lâchent s'ajoute, pour Marc Bernard, la peur des défaillances de la mémoire ou de l'attention : « Égaré dans le

en retraite... Gilbert Cesbron dit qu'il faut « savoir se retirer à pas de loup... », mais proteste quelques pages plus loin : « Se terrer et se taire. – Eh bien, non ! » (Cesbron, 1980, p. 174). François Mauriac note qu'un des principaux thèmes de ses conversations est son âge, son grand âge. « Et si quelqu'un me demande : "Pourquoi en parlez-vous toujours ?" Ce n'est pas que je cède à une obsession. En vérité, j'habite une île, je suis assis sur un rocher. Quelle solitude que la vieillesse ! les pensées qui m'y viennent, les inspirations qui m'y visitent. Que pourrais-je faire d'autre ? Un vieil homme est toujours Robinson » (Mauriac, 1965, p. 32). D'ailleurs, si les autres s'intéressent à vous, c'est dans une optique restreinte : « Deux jeunes médecins de Saint-Étienne m'ont interrogé interminablement sur Proust, Cocteau [...]. J'ai dû faire mon métier de survivant », soupire Jean Hugo (1985, p. 424), qui regrette à plusieurs reprises de ne plus avoir de pairs d'âge avec lesquels partager ses souvenirs.

Un contrepoint, là aussi, pour montrer que chaque situation est originale et qu'on ne peut rien figer : Rita Levi Montalcini, prix Nobel de médecine, publie un livre à 90 ans et devient à la mode dans sa vieillesse : « Je suis devenue un personnage public. Je ne l'étais pas. J'ai adoré la solitude. Il ne m'est plus possible de rester seule aujourd'hui, mais j'ai d'autres avantages. Maintenant, lorsque je parle, on m'écoute... » (1999, p. 136). Ce qui veut dire qu'avant de publier ce livre, il n'en était pas forcément ainsi pour Emmanuel Lévinas : « Seul un être arrivé à la crispation de sa solitude par la souffrance et à la relation avec la mort se place sur un terrain où la relation avec autrui devient possible. » Oui, mais dans la vieillesse, autrui vient souvent à manquer.

## Les sens lâchent, le corps trahit

Marcel Jouhandeau évoque, à plusieurs reprises, une autre spécificité de la solitude dans la vieillesse, les sens qui lâchent : « J'écoute sans entendre, je regarde sans voir, je ne palpe que le vide. Les saveurs m'échappent, les parfums me fuient et me voici en proie à une solitude merveilleusement monotone » (1926, p. 42), ou encore « Ma vue et mon ouïe perdent de leur acuité, atteinte grave portée à la personne physique, mais le moral n'y perd rien, sa solitude par là renforcée » (26, p. 163). Aux sens qui lâchent s'ajoute, pour Marc Bernard, la peur des défaillances de la mémoire ou de l'attention : « Égaré dans le

en retraite... Gilbert Cesbron dit qu'il faut « savoir se retirer à pas de loup... », mais proteste quelques pages plus loin : « Se terrer et se taire. – Eh bien, non ! » (Cesbron, 1980, p. 174). François Mauriac note qu'un des principaux thèmes de ses conversations est son âge, son grand âge. « Et si quelqu'un me demande : "Pourquoi en parlez-vous toujours ?" Ce n'est pas que je cède à une obsession. En vérité, j'habite une île, je suis assis sur un rocher. Quelle solitude que la vieillesse ! les pensées qui m'y viennent, les inspirations qui m'y visitent. Que pourrais-je faire d'autre ? Un vieil homme est toujours Robinson » (Mauriac, 1965, p. 32). D'ailleurs, si les autres s'intéressent à vous, c'est dans une optique restreinte : « Deux jeunes médecins de Saint-Étienne m'ont interrogé interminablement sur Proust, Cocteau [...]. J'ai dû faire mon métier de survivant », soupire Jean Hugo (1985, p. 424), qui regrette à plusieurs reprises de ne plus avoir de pairs d'âge avec lesquels partager ses souvenirs.

Un contrepoint, là aussi, pour montrer que chaque situation est originale et qu'on ne peut rien figer : Rita Levi Montalcini, prix Nobel de médecine, publie un livre à 90 ans et devient à la mode dans sa vieillesse : « Je suis devenue un personnage public. Je ne l'étais pas. J'ai adoré la solitude. Il ne m'est plus possible de rester seule aujourd'hui, mais j'ai d'autres avantages. Maintenant, lorsque je parle, on m'écoute... » (1999, p. 136). Ce qui veut dire qu'avant de publier ce livre, il n'en était pas forcément ainsi pour Emmanuel Lévinas : « Seul un être arrivé à la crispation de sa solitude par la souffrance et à la relation avec la mort se place sur un terrain où la relation avec autrui devient possible. » Oui, mais dans la vieillesse, autrui vient souvent à manquer.

## Les sens lâchent, le corps trahit

Marcel Jouhandeau évoque, à plusieurs reprises, une autre spécificité de la solitude dans la vieillesse, les sens qui lâchent : « J'écoute sans entendre, je regarde sans voir, je ne palpe que le vide. Les saveurs m'échappent, les parfums me fuient et me voici en proie à une solitude merveilleusement monotone » (1926, p. 42), ou encore « Ma vue et mon ouïe perdent de leur acuité, atteinte grave portée à la personne physique, mais le moral n'y perd rien, sa solitude par là renforcée » (26, p. 163). Aux sens qui lâchent s'ajoute, pour Marc Bernard, la peur des défaillances de la mémoire ou de l'attention : « Égaré dans le

monde, je vis le dos tourné, et plus je tente de m'appliquer aux règles plus je me trompe. Je fais des plans minutieux, rien n'y est oublié, à l'essentiel près : la virgule dans le chèque, le mot clé... [...] Il est des boutiques où je n'ose plus entrer. On pardonne une distraction, plusieurs cela devient suspect [...]. Ainsi va ma vie, claudicante, à demi aveugle, quasi sans tête » (Bernard, 1979, p. 17). Quelques années plus tard, il reconnaît que par son attitude il aggrave sa solitude : « Solitude, silence, c'est mon domaine. Jadis, il m'arrivait (rarement) de laisser des lettres sans réponse par oubli, négligence, paresse ; c'est le contraire maintenant, comme si les ténèbres me recouvraient déjà. À vrai dire, je fais tout pour cela. Non de propos délibéré, mais par une pente naturelle » (Bernard, 1984, p. 110).

Dans un paradoxe qui n'est qu'apparent, l'impossibilité de faire des choses seul, la sollicitude des proches, inquiets d'une fragilité plus grande, renforcent l'isolement. Ainsi, pour Claude Mauriac : « Mais je ne vois plus personne. Et je ne vais plus jamais seul un peu loin, Marie-Claude refusant que je prenne le métro à cause de mon arthrose du genou gauche » (Mauriac, 1996, p. 157). Claude Mauriac insiste sur cette solitude entourée : « Solitude totale du vieillard, même lorsqu'il est, comme moi, entouré, cerné par les constantes attentions de son épouse aimante et aimée » (p. 159). On pourrait s'arrêter longtemps sur ce « cerné par les constantes attentions de son épouse aimante et aimée ». D'ailleurs Marcel Légaut, à qui un journaliste demande quelle doit être la place réservée à la famille dans la vieillesse, répond : « La famille ? Oui, mais pas trop près pour ne pas m'empêcher de vivre ce que j'ai à vivre d'essentiel » (Légaut, 1988, p. 7).

## La relation aux autres se complique

On en revient toujours à l'autre, aux autres. À ce fait que, dans la vieillesse, les relations se compliquent. « Comment prendre ses distances sans disparaître ? Comment se libérer des contraintes en conservant des manières ? Comment échapper à ses semblables en restant parmi eux ? », se demande Jean Ferniot (1991, p. 388). L'abbé Pierre donne sa solution, avoir un lieu à soi dans une communauté choisie (1994, p. 5) : « C'est prodigieux, la chance d'être ici, dans la maison des compagnons âgés et invalides : je peux y vivre en solitaire, presque en ermite, tout en étant au cœur de la communauté. » Il y aurait là une piste de réflexion pour une maison de retraite. Pouvoir parler des autres résidents comme autant de compagnons...

monde, je vis le dos tourné, et plus je tente de m'appliquer aux règles plus je me trompe. Je fais des plans minutieux, rien n'y est oublié, à l'essentiel près : la virgule dans le chèque, le mot clé... [...] Il est des boutiques où je n'ose plus entrer. On pardonne une distraction, plusieurs cela devient suspect [...]. Ainsi va ma vie, claudicante, à demi aveugle, quasi sans tête » (Bernard, 1979, p. 17). Quelques années plus tard, il reconnaît que par son attitude il aggrave sa solitude : « Solitude, silence, c'est mon domaine. Jadis, il m'arrivait (rarement) de laisser des lettres sans réponse par oubli, négligence, paresse ; c'est le contraire maintenant, comme si les ténèbres me recouvraient déjà. À vrai dire, je fais tout pour cela. Non de propos délibéré, mais par une pente naturelle » (Bernard, 1984, p. 110).

Dans un paradoxe qui n'est qu'apparent, l'impossibilité de faire des choses seul, la sollicitude des proches, inquiets d'une fragilité plus grande, renforcent l'isolement. Ainsi, pour Claude Mauriac : « Mais je ne vois plus personne. Et je ne vais plus jamais seul un peu loin, Marie-Claude refusant que je prenne le métro à cause de mon arthrose du genou gauche » (Mauriac, 1996, p. 157). Claude Mauriac insiste sur cette solitude entourée : « Solitude totale du vieillard, même lorsqu'il est, comme moi, entouré, cerné par les constantes attentions de son épouse aimante et aimée » (p. 159). On pourrait s'arrêter longtemps sur ce « cerné par les constantes attentions de son épouse aimante et aimée ». D'ailleurs Marcel Légaut, à qui un journaliste demande quelle doit être la place réservée à la famille dans la vieillesse, répond : « La famille ? Oui, mais pas trop près pour ne pas m'empêcher de vivre ce que j'ai à vivre d'essentiel » (Légaut, 1988, p. 7).

## La relation aux autres se complique

On en revient toujours à l'autre, aux autres. À ce fait que, dans la vieillesse, les relations se compliquent. « Comment prendre ses distances sans disparaître ? Comment se libérer des contraintes en conservant des manières ? Comment échapper à ses semblables en restant parmi eux ? », se demande Jean Ferniot (1991, p. 388). L'abbé Pierre donne sa solution, avoir un lieu à soi dans une communauté choisie (1994, p. 5) : « C'est prodigieux, la chance d'être ici, dans la maison des compagnons âgés et invalides : je peux y vivre en solitaire, presque en ermite, tout en étant au cœur de la communauté. » Il y aurait là une piste de réflexion pour une maison de retraite. Pouvoir parler des autres résidents comme autant de compagnons...

monde, je vis le dos tourné, et plus je tente de m'appliquer aux règles plus je me trompe. Je fais des plans minutieux, rien n'y est oublié, à l'essentiel près : la virgule dans le chèque, le mot clé... [...] Il est des boutiques où je n'ose plus entrer. On pardonne une distraction, plusieurs cela devient suspect [...]. Ainsi va ma vie, claudicante, à demi aveugle, quasi sans tête » (Bernard, 1979, p. 17). Quelques années plus tard, il reconnaît que par son attitude il aggrave sa solitude : « Solitude, silence, c'est mon domaine. Jadis, il m'arrivait (rarement) de laisser des lettres sans réponse par oubli, négligence, paresse ; c'est le contraire maintenant, comme si les ténèbres me recouvraient déjà. À vrai dire, je fais tout pour cela. Non de propos délibéré, mais par une pente naturelle » (Bernard, 1984, p. 110).

Dans un paradoxe qui n'est qu'apparent, l'impossibilité de faire des choses seul, la sollicitude des proches, inquiets d'une fragilité plus grande, renforcent l'isolement. Ainsi, pour Claude Mauriac : « Mais je ne vois plus personne. Et je ne vais plus jamais seul un peu loin, Marie-Claude refusant que je prenne le métro à cause de mon arthrose du genou gauche » (Mauriac, 1996, p. 157). Claude Mauriac insiste sur cette solitude entourée : « Solitude totale du vieillard, même lorsqu'il est, comme moi, entouré, cerné par les constantes attentions de son épouse aimante et aimée » (p. 159). On pourrait s'arrêter longtemps sur ce « cerné par les constantes attentions de son épouse aimante et aimée ». D'ailleurs Marcel Légaut, à qui un journaliste demande quelle doit être la place réservée à la famille dans la vieillesse, répond : « La famille ? Oui, mais pas trop près pour ne pas m'empêcher de vivre ce que j'ai à vivre d'essentiel » (Légaut, 1988, p. 7).

## La relation aux autres se complique

On en revient toujours à l'autre, aux autres. À ce fait que, dans la vieillesse, les relations se compliquent. « Comment prendre ses distances sans disparaître ? Comment se libérer des contraintes en conservant des manières ? Comment échapper à ses semblables en restant parmi eux ? », se demande Jean Ferniot (1991, p. 388). L'abbé Pierre donne sa solution, avoir un lieu à soi dans une communauté choisie (1994, p. 5) : « C'est prodigieux, la chance d'être ici, dans la maison des compagnons âgés et invalides : je peux y vivre en solitaire, presque en ermite, tout en étant au cœur de la communauté. » Il y aurait là une piste de réflexion pour une maison de retraite. Pouvoir parler des autres résidents comme autant de compagnons...



monde, je vis le dos tourné, et plus je tente de m'appliquer aux règles plus je me trompe. Je fais des plans minutieux, rien n'y est oublié, à l'essentiel près : la virgule dans le chèque, le mot clé... [...] Il est des boutiques où je n'ose plus entrer. On pardonne une distraction, plusieurs cela devient suspect [...]. Ainsi va ma vie, claudicante, à demi aveugle, quasi sans tête » (Bernard, 1979, p. 17). Quelques années plus tard, il reconnaît que par son attitude il aggrave sa solitude : « Solitude, silence, c'est mon domaine. Jadis, il m'arrivait (rarement) de laisser des lettres sans réponse par oubli, négligence, paresse ; c'est le contraire maintenant, comme si les ténèbres me recouvraient déjà. À vrai dire, je fais tout pour cela. Non de propos délibéré, mais par une pente naturelle » (Bernard, 1984, p. 110).

Dans un paradoxe qui n'est qu'apparent, l'impossibilité de faire des choses seul, la sollicitude des proches, inquiets d'une fragilité plus grande, renforcent l'isolement. Ainsi, pour Claude Mauriac : « Mais je ne vois plus personne. Et je ne vais plus jamais seul un peu loin, Marie-Claude refusant que je prenne le métro à cause de mon arthrose du genou gauche » (Mauriac, 1996, p. 157). Claude Mauriac insiste sur cette solitude entourée : « Solitude totale du vieillard, même lorsqu'il est, comme moi, entouré, cerné par les constantes attentions de son épouse aimante et aimée » (p. 159). On pourrait s'arrêter longtemps sur ce « cerné par les constantes attentions de son épouse aimante et aimée ». D'ailleurs Marcel Légaut, à qui un journaliste demande quelle doit être la place réservée à la famille dans la vieillesse, répond : « La famille ? Oui, mais pas trop près pour ne pas m'empêcher de vivre ce que j'ai à vivre d'essentiel » (Légaut, 1988, p. 7).

## La relation aux autres se complique

On en revient toujours à l'autre, aux autres. À ce fait que, dans la vieillesse, les relations se compliquent. « Comment prendre ses distances sans disparaître ? Comment se libérer des contraintes en conservant des manières ? Comment échapper à ses semblables en restant parmi eux ? », se demande Jean Ferniot (1991, p. 388). L'abbé Pierre donne sa solution, avoir un lieu à soi dans une communauté choisie (1994, p. 5) : « C'est prodigieux, la chance d'être ici, dans la maison des compagnons âgés et invalides : je peux y vivre en solitaire, presque en ermite, tout en étant au cœur de la communauté. » Il y aurait là une piste de réflexion pour une maison de retraite. Pouvoir parler des autres résidents comme autant de compagnons...

monde, je vis le dos tourné, et plus je tente de m'appliquer aux règles plus je me trompe. Je fais des plans minutieux, rien n'y est oublié, à l'essentiel près : la virgule dans le chèque, le mot clé... [...] Il est des boutiques où je n'ose plus entrer. On pardonne une distraction, plusieurs cela devient suspect [...]. Ainsi va ma vie, claudicante, à demi aveugle, quasi sans tête » (Bernard, 1979, p. 17). Quelques années plus tard, il reconnaît que par son attitude il aggrave sa solitude : « Solitude, silence, c'est mon domaine. Jadis, il m'arrivait (rarement) de laisser des lettres sans réponse par oubli, négligence, paresse ; c'est le contraire maintenant, comme si les ténèbres me recouvraient déjà. À vrai dire, je fais tout pour cela. Non de propos délibéré, mais par une pente naturelle » (Bernard, 1984, p. 110).

Dans un paradoxe qui n'est qu'apparent, l'impossibilité de faire des choses seul, la sollicitude des proches, inquiets d'une fragilité plus grande, renforcent l'isolement. Ainsi, pour Claude Mauriac : « Mais je ne vois plus personne. Et je ne vais plus jamais seul un peu loin, Marie-Claude refusant que je prenne le métro à cause de mon arthrose du genou gauche » (Mauriac, 1996, p. 157). Claude Mauriac insiste sur cette solitude entourée : « Solitude totale du vieillard, même lorsqu'il est, comme moi, entouré, cerné par les constantes attentions de son épouse aimante et aimée » (p. 159). On pourrait s'arrêter longtemps sur ce « cerné par les constantes attentions de son épouse aimante et aimée ». D'ailleurs Marcel Légaut, à qui un journaliste demande quelle doit être la place réservée à la famille dans la vieillesse, répond : « La famille ? Oui, mais pas trop près pour ne pas m'empêcher de vivre ce que j'ai à vivre d'essentiel » (Légaut, 1988, p. 7).

## La relation aux autres se complique

On en revient toujours à l'autre, aux autres. À ce fait que, dans la vieillesse, les relations se compliquent. « Comment prendre ses distances sans disparaître ? Comment se libérer des contraintes en conservant des manières ? Comment échapper à ses semblables en restant parmi eux ? », se demande Jean Ferniot (1991, p. 388). L'abbé Pierre donne sa solution, avoir un lieu à soi dans une communauté choisie (1994, p. 5) : « C'est prodigieux, la chance d'être ici, dans la maison des compagnons âgés et invalides : je peux y vivre en solitaire, presque en ermite, tout en étant au cœur de la communauté. » Il y aurait là une piste de réflexion pour une maison de retraite. Pouvoir parler des autres résidents comme autant de compagnons...

Il y a des moments où cette solitude est plus sensible. Pour Marcel Jouhandeau, c'est l'après-midi : « Je considère à peu près mes après-midi comme une traversée d'une sorte de Sahara à dos de chameau » (28, p. 23). Pour parler de la solitude, la métaphore du désert est un grand classique ! Pour Claude Mauriac, la nuit est difficile (*Minuit cinquante*) : « Quelques signes de croix, déjà comme chaque nuit (certains par pudeur, seulement imaginés, dessinés en pensée). Ils sont, dans mon incroyance totale (dont je ne peux plus imaginer qu'elle ne soit pas définitive), comme autant de *silences de passe* (comme il y a des mots de passe) apaisants » (Mauriac, 1996, p. 213). Quant au poète Claude Roy, il écrit : « La solitude d'hiver est plus qu'une autre solitaire » (1995, p. 15).

Le lieu non plus n'est pas anodin. Jean Ferniot dit ne pas vieillir de la même façon à Paris qu'à la campagne : « Dans la grande ville que j'aime pourtant de tout mon cœur d'enfant de la Mouf', je deviens vite aigre, misanthrope : l'égoïsme et l'agressivité des Parisiens me contaminent [...] » (Ferniot, 1991, p. 405). Marcel Jouhandeau explique que « la vieillesse et la solitude rendent plus sensible à la moindre blessure comme à la moindre attention. Il m'arrive, pour un rien, de me réveiller querelleur. Je cherche des histoires à mes amis ou amies. Avec moi-même, je n'accepte plus les nuages. Mon ciel privé, sa limpidité me tient au cœur. Je l'entretiens avec délices, comme une bonne ménagère son lit » (1926, p.34).

## Détachement, déprise et sentiment d'étrangeté

Autre spécificité de la vieillesse, le détachement ou la déprise, suivant le terme de Serge Clément à qui Julien Green donne raison quand il écrit : « Je me dépends de tout » (1977, p. 264). Ce que fait aussi Marc Bernard : « On se dépense de la vie un jour après l'autre, tel d'un tronc un lierre vieilli. Et c'est alors que l'on s'accepte, que l'on se charge entièrement et seul de soi-même » (1979, p. 209).

Nous avons déjà abordé dans un article le sentiment d'étrangeté grandissant avec le monde, mais nous reprenons ici ce qui concerne le lien entre ce sentiment d'étrangeté et la solitude. Un des auteurs qui l'a le plus fréquemment abordé est Gilbert Cesbron, qui a connu la difficile expérience de l'indifférence grandissante de son lectorat. Il est devenu démodé de son vivant. Son œuvre a vieilli plus vite que lui. Il parle d'ailleurs d'« une joie secrète à se sentir "démodé", très légèrement... »

Il y a des moments où cette solitude est plus sensible. Pour Marcel Jouhandeau, c'est l'après-midi : « Je considère à peu près mes après-midi comme une traversée d'une sorte de Sahara à dos de chameau » (28, p. 23). Pour parler de la solitude, la métaphore du désert est un grand classique ! Pour Claude Mauriac, la nuit est difficile (*Minuit cinquante*) : « Quelques signes de croix, déjà comme chaque nuit (certains par pudeur, seulement imaginés, dessinés en pensée). Ils sont, dans mon incroyance totale (dont je ne peux plus imaginer qu'elle ne soit pas définitive), comme autant de *silences de passe* (comme il y a des mots de passe) apaisants » (Mauriac, 1996, p. 213). Quant au poète Claude Roy, il écrit : « La solitude d'hiver est plus qu'une autre solitaire » (1995, p. 15).

Le lieu non plus n'est pas anodin. Jean Ferniot dit ne pas vieillir de la même façon à Paris qu'à la campagne : « Dans la grande ville que j'aime pourtant de tout mon cœur d'enfant de la Mouf', je deviens vite aigre, misanthrope : l'égoïsme et l'agressivité des Parisiens me contaminent [...] » (Ferniot, 1991, p. 405). Marcel Jouhandeau explique que « la vieillesse et la solitude rendent plus sensible à la moindre blessure comme à la moindre attention. Il m'arrive, pour un rien, de me réveiller querelleur. Je cherche des histoires à mes amis ou amies. Avec moi-même, je n'accepte plus les nuages. Mon ciel privé, sa limpidité me tient au cœur. Je l'entretiens avec délices, comme une bonne ménagère son lit » (1926, p.34).

## Détachement, déprise et sentiment d'étrangeté

Autre spécificité de la vieillesse, le détachement ou la déprise, suivant le terme de Serge Clément à qui Julien Green donne raison quand il écrit : « Je me dépends de tout » (1977, p. 264). Ce que fait aussi Marc Bernard : « On se dépense de la vie un jour après l'autre, tel d'un tronc un lierre vieilli. Et c'est alors que l'on s'accepte, que l'on se charge entièrement et seul de soi-même » (1979, p. 209).

Nous avons déjà abordé dans un article le sentiment d'étrangeté grandissant avec le monde, mais nous reprenons ici ce qui concerne le lien entre ce sentiment d'étrangeté et la solitude. Un des auteurs qui l'a le plus fréquemment abordé est Gilbert Cesbron, qui a connu la difficile expérience de l'indifférence grandissante de son lectorat. Il est devenu démodé de son vivant. Son œuvre a vieilli plus vite que lui. Il parle d'ailleurs d'« une joie secrète à se sentir "démodé", très légèrement... »

Il y a des moments où cette solitude est plus sensible. Pour Marcel Jouhandeau, c'est l'après-midi : « Je considère à peu près mes après-midi comme une traversée d'une sorte de Sahara à dos de chameau » (28, p. 23). Pour parler de la solitude, la métaphore du désert est un grand classique ! Pour Claude Mauriac, la nuit est difficile (*Minuit cinquante*) : « Quelques signes de croix, déjà comme chaque nuit (certains par pudeur, seulement imaginés, dessinés en pensée). Ils sont, dans mon incroyance totale (dont je ne peux plus imaginer qu'elle ne soit pas définitive), comme autant de *silences de passe* (comme il y a des mots de passe) apaisants » (Mauriac, 1996, p. 213). Quant au poète Claude Roy, il écrit : « La solitude d'hiver est plus qu'une autre solitaire » (1995, p. 15).

Le lieu non plus n'est pas anodin. Jean Ferniot dit ne pas vieillir de la même façon à Paris qu'à la campagne : « Dans la grande ville que j'aime pourtant de tout mon cœur d'enfant de la Mouf', je deviens vite aigre, misanthrope : l'égoïsme et l'agressivité des Parisiens me contaminent [...] » (Ferniot, 1991, p. 405). Marcel Jouhandeau explique que « la vieillesse et la solitude rendent plus sensible à la moindre blessure comme à la moindre attention. Il m'arrive, pour un rien, de me réveiller querelleur. Je cherche des histoires à mes amis ou amies. Avec moi-même, je n'accepte plus les nuages. Mon ciel privé, sa limpidité me tient au cœur. Je l'entretiens avec délices, comme une bonne ménagère son lit » (1926, p.34).

## Détachement, déprise et sentiment d'étrangeté

Autre spécificité de la vieillesse, le détachement ou la déprise, suivant le terme de Serge Clément à qui Julien Green donne raison quand il écrit : « Je me dépends de tout » (1977, p. 264). Ce que fait aussi Marc Bernard : « On se dépense de la vie un jour après l'autre, tel d'un tronc un lierre vieilli. Et c'est alors que l'on s'accepte, que l'on se charge entièrement et seul de soi-même » (1979, p. 209).

Nous avons déjà abordé dans un article le sentiment d'étrangeté grandissant avec le monde, mais nous reprenons ici ce qui concerne le lien entre ce sentiment d'étrangeté et la solitude. Un des auteurs qui l'a le plus fréquemment abordé est Gilbert Cesbron, qui a connu la difficile expérience de l'indifférence grandissante de son lectorat. Il est devenu démodé de son vivant. Son œuvre a vieilli plus vite que lui. Il parle d'ailleurs d'« une joie secrète à se sentir "démodé", très légèrement... »

Il y a des moments où cette solitude est plus sensible. Pour Marcel Jouhandeau, c'est l'après-midi : « Je considère à peu près mes après-midi comme une traversée d'une sorte de Sahara à dos de chameau » (28, p. 23). Pour parler de la solitude, la métaphore du désert est un grand classique ! Pour Claude Mauriac, la nuit est difficile (*Minuit cinquante*) : « Quelques signes de croix, déjà comme chaque nuit (certains par pudeur, seulement imaginés, dessinés en pensée). Ils sont, dans mon incroyance totale (dont je ne peux plus imaginer qu'elle ne soit pas définitive), comme autant de *silences de passe* (comme il y a des mots de passe) apaisants » (Mauriac, 1996, p. 213). Quant au poète Claude Roy, il écrit : « La solitude d'hiver est plus qu'une autre solitaire » (1995, p. 15).

Le lieu non plus n'est pas anodin. Jean Ferniot dit ne pas vieillir de la même façon à Paris qu'à la campagne : « Dans la grande ville que j'aime pourtant de tout mon cœur d'enfant de la Mouf', je deviens vite aigre, misanthrope : l'égoïsme et l'agressivité des Parisiens me contaminent [...] » (Ferniot, 1991, p. 405). Marcel Jouhandeau explique que « la vieillesse et la solitude rendent plus sensible à la moindre blessure comme à la moindre attention. Il m'arrive, pour un rien, de me réveiller querelleur. Je cherche des histoires à mes amis ou amies. Avec moi-même, je n'accepte plus les nuages. Mon ciel privé, sa limpidité me tient au cœur. Je l'entretiens avec délices, comme une bonne ménagère son lit » (1926, p.34).

## Détachement, déprise et sentiment d'étrangeté

Autre spécificité de la vieillesse, le détachement ou la déprise, suivant le terme de Serge Clément à qui Julien Green donne raison quand il écrit : « Je me dépends de tout » (1977, p. 264). Ce que fait aussi Marc Bernard : « On se dépense de la vie un jour après l'autre, tel d'un tronc un lierre vieilli. Et c'est alors que l'on s'accepte, que l'on se charge entièrement et seul de soi-même » (1979, p. 209).

Nous avons déjà abordé dans un article le sentiment d'étrangeté grandissant avec le monde, mais nous reprenons ici ce qui concerne le lien entre ce sentiment d'étrangeté et la solitude. Un des auteurs qui l'a le plus fréquemment abordé est Gilbert Cesbron, qui a connu la difficile expérience de l'indifférence grandissante de son lectorat. Il est devenu démodé de son vivant. Son œuvre a vieilli plus vite que lui. Il parle d'ailleurs d'« une joie secrète à se sentir "démodé", très légèrement... »

Il y a des moments où cette solitude est plus sensible. Pour Marcel Jouhandeau, c'est l'après-midi : « Je considère à peu près mes après-midi comme une traversée d'une sorte de Sahara à dos de chameau » (28, p. 23). Pour parler de la solitude, la métaphore du désert est un grand classique ! Pour Claude Mauriac, la nuit est difficile (*Minuit cinquante*) : « Quelques signes de croix, déjà comme chaque nuit (certains par pudeur, seulement imaginés, dessinés en pensée). Ils sont, dans mon incroyance totale (dont je ne peux plus imaginer qu'elle ne soit pas définitive), comme autant de *silences de passe* (comme il y a des mots de passe) apaisants » (Mauriac, 1996, p. 213). Quant au poète Claude Roy, il écrit : « La solitude d'hiver est plus qu'une autre solitaire » (1995, p. 15).

Le lieu non plus n'est pas anodin. Jean Ferniot dit ne pas vieillir de la même façon à Paris qu'à la campagne : « Dans la grande ville que j'aime pourtant de tout mon cœur d'enfant de la Mouf', je deviens vite aigre, misanthrope : l'égoïsme et l'agressivité des Parisiens me contaminent [...] » (Ferniot, 1991, p. 405). Marcel Jouhandeau explique que « la vieillesse et la solitude rendent plus sensible à la moindre blessure comme à la moindre attention. Il m'arrive, pour un rien, de me réveiller querelleur. Je cherche des histoires à mes amis ou amies. Avec moi-même, je n'accepte plus les nuages. Mon ciel privé, sa limpidité me tient au cœur. Je l'entretiens avec délices, comme une bonne ménagère son lit » (1926, p.34).

## Détachement, déprise et sentiment d'étrangeté

Autre spécificité de la vieillesse, le détachement ou la déprise, suivant le terme de Serge Clément à qui Julien Green donne raison quand il écrit : « Je me dépends de tout » (1977, p. 264). Ce que fait aussi Marc Bernard : « On se dépense de la vie un jour après l'autre, tel d'un tronc un lierre vieilli. Et c'est alors que l'on s'accepte, que l'on se charge entièrement et seul de soi-même » (1979, p. 209).

Nous avons déjà abordé dans un article le sentiment d'étrangeté grandissant avec le monde, mais nous reprenons ici ce qui concerne le lien entre ce sentiment d'étrangeté et la solitude. Un des auteurs qui l'a le plus fréquemment abordé est Gilbert Cesbron, qui a connu la difficile expérience de l'indifférence grandissante de son lectorat. Il est devenu démodé de son vivant. Son œuvre a vieilli plus vite que lui. Il parle d'ailleurs d'« une joie secrète à se sentir "démodé", très légèrement... »

(Cesbron, 1980, p. 155). Il affirme : « Je suis un homme qui va mourir – mais tout homme va mourir ! Mais je suis un homme qui le sait : qui le sait de corps, et non d'esprit. J'ai déjà changé de planète » (1982, p. 246), ou encore « On voudrait parler à tout le monde : écoutez, donnez-moi la main. Je suis seul. J'ai l'air semblable à vous – mais si vous saviez... Donnez moi la main ! » (1982, p. 24). Cette absence de contact physique, Jean Guéhéno en parle d'une manière poignante : « Bien vieillir ? Pas d'heure plus sombre dans la vie que cette heure où il voit cet accord qui l'unissait aux hommes de son temps se défaire, quand il ne sent plus sur lui la tiédeur du souffle des autres » (1971, p. 25).

Julien Green, dans son journal, revient fréquemment sur ce sentiment d'étrangeté. « Être né au début de ce siècle qui voit glisser une civilisation au néant, quel sort étrange » (1977, p. 291). Ou encore : « Depuis 1990, je me sens étranger dans ce siècle qui, tout à coup, s'est mis à changer trop vite, trop mal » (1997, p. 50). Il avoue : « Je me sens toujours de plus en plus dépaysé » (1997, p. 179). Le sentiment d'étrangeté est tel que, quelquefois, on s'adresse aux morts, comme Marcel Jullian qui écrit une lettre ouverte à son grand-père : « Grand-père, [...] aujourd'hui les choses ne sont plus les mêmes et on ne leur donne plus le même nom. Tu ne reconnaîtrais plus rien » (1995, p. 32).

Plutôt que de détachement, Marc Bernard parle d'éloignement : « La mort d'Else m'a éloigné des agitations humaines [...]. C'est au-delà, que je m'efforce de regarder » (1979, p. 131).

## Une solitude positive

Jusqu'alors, nous avons surtout insisté sur la déréliction que représente la solitude. Nous avons aussi cité quelques phrases comme celle de Rita Levi Montalcini, « J'ai adoré la solitude », ou celle de Marcel Jouhandeau qui parlait de « la merveilleuse solitude ». Effectivement, dans le grand âge, comme à tout âge, une certaine solitude peut être vue comme positive et essentielle. Cette réalité positive d'une solitude royale, grisante comme l'ivresse des sommets, a été reprise, tant par les philosophes (on pense à Nietzsche) que par les poètes (Vigny, Lamartine, Supervielle...). Elle n'est pas spécifique à la vieillesse. Elle est un plaidoyer pour l'intériorité, source de vérité pour l'être.

« Il y a plus de dix ans que je vis seule et c'est la vie la plus généreuse que j'ai eue », remarque ainsi Marguerite Duras (1993, p. 193). À plusieurs reprises, Marcel Jouhandeau célèbre



(Cesbron, 1980, p. 155). Il affirme : « Je suis un homme qui va mourir – mais tout homme va mourir ! Mais je suis un homme qui le sait : qui le sait de corps, et non d'esprit. J'ai déjà changé de planète » (1982, p. 246), ou encore « On voudrait parler à tout le monde : écoutez, donnez-moi la main. Je suis seul. J'ai l'air semblable à vous – mais si vous saviez... Donnez moi la main ! » (1982, p. 24). Cette absence de contact physique, Jean Guéhéno en parle d'une manière poignante : « Bien vieillir ? Pas d'heure plus sombre dans la vie que cette heure où il voit cet accord qui l'unissait aux hommes de son temps se défaire, quand il ne sent plus sur lui la tiédeur du souffle des autres » (1971, p. 25).

Julien Green, dans son journal, revient fréquemment sur ce sentiment d'étrangeté. « Être né au début de ce siècle qui voit glisser une civilisation au néant, quel sort étrange » (1977, p. 291). Ou encore : « Depuis 1990, je me sens étranger dans ce siècle qui, tout à coup, s'est mis à changer trop vite, trop mal » (1997, p. 50). Il avoue : « Je me sens toujours de plus en plus dépaysé » (1997, p. 179). Le sentiment d'étrangeté est tel que, quelquefois, on s'adresse aux morts, comme Marcel Jullian qui écrit une lettre ouverte à son grand-père : « Grand-père, [...] aujourd'hui les choses ne sont plus les mêmes et on ne leur donne plus le même nom. Tu ne reconnaîtrais plus rien » (1995, p. 32).

Plutôt que de détachement, Marc Bernard parle d'éloignement : « La mort d'Else m'a éloigné des agitations humaines [...]. C'est au-delà, que je m'efforce de regarder » (1979, p. 131).

## Une solitude positive

Jusqu'alors, nous avons surtout insisté sur la déréliction que représente la solitude. Nous avons aussi cité quelques phrases comme celle de Rita Levi Montalcini, « J'ai adoré la solitude », ou celle de Marcel Jouhandeau qui parlait de « la merveilleuse solitude ». Effectivement, dans le grand âge, comme à tout âge, une certaine solitude peut être vue comme positive et essentielle. Cette réalité positive d'une solitude royale, grisante comme l'ivresse des sommets, a été reprise, tant par les philosophes (on pense à Nietzsche) que par les poètes (Vigny, Lamartine, Supervielle...). Elle n'est pas spécifique à la vieillesse. Elle est un plaidoyer pour l'intériorité, source de vérité pour l'être.

« Il y a plus de dix ans que je vis seule et c'est la vie la plus généreuse que j'ai eue », remarque ainsi Marguerite Duras (1993, p. 193). À plusieurs reprises, Marcel Jouhandeau célèbre

(Cesbron, 1980, p. 155). Il affirme : « Je suis un homme qui va mourir – mais tout homme va mourir ! Mais je suis un homme qui le sait : qui le sait de corps, et non d'esprit. J'ai déjà changé de planète » (1982, p. 246), ou encore « On voudrait parler à tout le monde : écoutez, donnez-moi la main. Je suis seul. J'ai l'air semblable à vous – mais si vous saviez... Donnez moi la main ! » (1982, p. 24). Cette absence de contact physique, Jean Guéhéno en parle d'une manière poignante : « Bien vieillir ? Pas d'heure plus sombre dans la vie que cette heure où il voit cet accord qui l'unissait aux hommes de son temps se défaire, quand il ne sent plus sur lui la tiédeur du souffle des autres » (1971, p. 25).

Julien Green, dans son journal, revient fréquemment sur ce sentiment d'étrangeté. « Être né au début de ce siècle qui voit glisser une civilisation au néant, quel sort étrange » (1977, p. 291). Ou encore : « Depuis 1990, je me sens étranger dans ce siècle qui, tout à coup, s'est mis à changer trop vite, trop mal » (1997, p. 50). Il avoue : « Je me sens toujours de plus en plus dépaysé » (1997, p. 179). Le sentiment d'étrangeté est tel que, quelquefois, on s'adresse aux morts, comme Marcel Jullian qui écrit une lettre ouverte à son grand-père : « Grand-père, [...] aujourd'hui les choses ne sont plus les mêmes et on ne leur donne plus le même nom. Tu ne reconnaîtrais plus rien » (1995, p. 32).

Plutôt que de détachement, Marc Bernard parle d'éloignement : « La mort d'Else m'a éloigné des agitations humaines [...]. C'est au-delà, que je m'efforce de regarder » (1979, p. 131).

## Une solitude positive

Jusqu'alors, nous avons surtout insisté sur la déréliction que représente la solitude. Nous avons aussi cité quelques phrases comme celle de Rita Levi Montalcini, « J'ai adoré la solitude », ou celle de Marcel Jouhandeau qui parlait de « la merveilleuse solitude ». Effectivement, dans le grand âge, comme à tout âge, une certaine solitude peut être vue comme positive et essentielle. Cette réalité positive d'une solitude royale, grisante comme l'ivresse des sommets, a été reprise, tant par les philosophes (on pense à Nietzsche) que par les poètes (Vigny, Lamartine, Supervielle...). Elle n'est pas spécifique à la vieillesse. Elle est un plaidoyer pour l'intériorité, source de vérité pour l'être.

« Il y a plus de dix ans que je vis seule et c'est la vie la plus généreuse que j'ai eue », remarque ainsi Marguerite Duras (1993, p. 193). À plusieurs reprises, Marcel Jouhandeau célèbre

(Cesbron, 1980, p. 155). Il affirme : « Je suis un homme qui va mourir – mais tout homme va mourir ! Mais je suis un homme qui le sait : qui le sait de corps, et non d'esprit. J'ai déjà changé de planète » (1982, p. 246), ou encore « On voudrait parler à tout le monde : écoutez, donnez-moi la main. Je suis seul. J'ai l'air semblable à vous – mais si vous saviez... Donnez moi la main ! » (1982, p. 24). Cette absence de contact physique, Jean Guéhéno en parle d'une manière poignante : « Bien vieillir ? Pas d'heure plus sombre dans la vie que cette heure où il voit cet accord qui l'unissait aux hommes de son temps se défaire, quand il ne sent plus sur lui la tiédeur du souffle des autres » (1971, p. 25).

Julien Green, dans son journal, revient fréquemment sur ce sentiment d'étrangeté. « Être né au début de ce siècle qui voit glisser une civilisation au néant, quel sort étrange » (1977, p. 291). Ou encore : « Depuis 1990, je me sens étranger dans ce siècle qui, tout à coup, s'est mis à changer trop vite, trop mal » (1997, p. 50). Il avoue : « Je me sens toujours de plus en plus dépaycé » (1997, p. 179). Le sentiment d'étrangeté est tel que, quelquefois, on s'adresse aux morts, comme Marcel Jullian qui écrit une lettre ouverte à son grand-père : « Grand-père, [...] aujourd'hui les choses ne sont plus les mêmes et on ne leur donne plus le même nom. Tu ne reconnaîtrais plus rien » (1995, p. 32).

Plutôt que de détachement, Marc Bernard parle d'éloignement : « La mort d'Else m'a éloigné des agitations humaines [...]. C'est au-delà, que je m'efforce de regarder » (1979, p. 131).

## Une solitude positive

Jusqu'alors, nous avons surtout insisté sur la déréliction que représente la solitude. Nous avons aussi cité quelques phrases comme celle de Rita Levi Montalcini, « J'ai adoré la solitude », ou celle de Marcel Jouhandeau qui parlait de « la merveilleuse solitude ». Effectivement, dans le grand âge, comme à tout âge, une certaine solitude peut être vue comme positive et essentielle. Cette réalité positive d'une solitude royale, grisante comme l'ivresse des sommets, a été reprise, tant par les philosophes (on pense à Nietzsche) que par les poètes (Vigny, Lamartine, Supervielle...). Elle n'est pas spécifique à la vieillesse. Elle est un plaidoyer pour l'intériorité, source de vérité pour l'être.

« Il y a plus de dix ans que je vis seule et c'est la vie la plus généreuse que j'ai eue », remarque ainsi Marguerite Duras (1993, p. 193). À plusieurs reprises, Marcel Jouhandeau célèbre

(Cesbron, 1980, p. 155). Il affirme : « Je suis un homme qui va mourir – mais tout homme va mourir ! Mais je suis un homme qui le sait : qui le sait de corps, et non d'esprit. J'ai déjà changé de planète » (1982, p. 246), ou encore « On voudrait parler à tout le monde : écoutez, donnez-moi la main. Je suis seul. J'ai l'air semblable à vous – mais si vous saviez... Donnez moi la main ! » (1982, p. 24). Cette absence de contact physique, Jean Guéhéno en parle d'une manière poignante : « Bien vieillir ? Pas d'heure plus sombre dans la vie que cette heure où il voit cet accord qui l'unissait aux hommes de son temps se défaire, quand il ne sent plus sur lui la tiédeur du souffle des autres » (1971, p. 25).

Julien Green, dans son journal, revient fréquemment sur ce sentiment d'étrangeté. « Être né au début de ce siècle qui voit glisser une civilisation au néant, quel sort étrange » (1977, p. 291). Ou encore : « Depuis 1990, je me sens étranger dans ce siècle qui, tout à coup, s'est mis à changer trop vite, trop mal » (1997, p. 50). Il avoue : « Je me sens toujours de plus en plus dépaycé » (1997, p. 179). Le sentiment d'étrangeté est tel que, quelquefois, on s'adresse aux morts, comme Marcel Jullian qui écrit une lettre ouverte à son grand-père : « Grand-père, [...] aujourd'hui les choses ne sont plus les mêmes et on ne leur donne plus le même nom. Tu ne reconnaîtrais plus rien » (1995, p. 32).

Plutôt que de détachement, Marc Bernard parle d'éloignement : « La mort d'Else m'a éloigné des agitations humaines [...]. C'est au-delà, que je m'efforce de regarder » (1979, p. 131).

## Une solitude positive

Jusqu'alors, nous avons surtout insisté sur la déréliction que représente la solitude. Nous avons aussi cité quelques phrases comme celle de Rita Levi Montalcini, « J'ai adoré la solitude », ou celle de Marcel Jouhandeau qui parlait de « la merveilleuse solitude ». Effectivement, dans le grand âge, comme à tout âge, une certaine solitude peut être vue comme positive et essentielle. Cette réalité positive d'une solitude royale, grisante comme l'ivresse des sommets, a été reprise, tant par les philosophes (on pense à Nietzsche) que par les poètes (Vigny, Lamartine, Supervielle...). Elle n'est pas spécifique à la vieillesse. Elle est un plaidoyer pour l'intériorité, source de vérité pour l'être.

« Il y a plus de dix ans que je vis seule et c'est la vie la plus généreuse que j'ai eue », remarque ainsi Marguerite Duras (1993, p. 193). À plusieurs reprises, Marcel Jouhandeau célèbre